

« CROUPIER

ET

CHEVALET »

« Trop longtemps j'ai rêvé de richesse et de gloire,
Dans le jeu je cherchais une extase exutoire,
Las de ces flux du sort, de ces plaisirs fugaces,
J'ai fui le casino, mais il est tard hélas...
Côte d'Opale, toi, tu m'enivres, m'embrumes,
Quand les vagues, le ciel, confondent leurs festons,
Que le soleil couchant dore la blanche écume
Et que les chalutiers rejoignent leurs pontons.»

Ces quelques vers constituent l'épithète dont le curé de la petite commune de Camiers, en cet après-midi de la fin de l'automne mille neuf cent trente-huit, contrôla la fidélité au texte écrit par le défunt, en présence du marbrier qui venait de la graver et de l'apposer sur une tombe, fort modeste, dans le fond du cimetière, trop loin sans doute de la mer pour un défunt pour qui les rivages de la Manche, au fil des années, étaient devenus son paysage quotidien, son paradis tant visuel qu'audible voire olfactif.

Ah, la mer, impétueuse et rageuse lors des grandes marées, indolente et brumeuse aux premiers jours d'Octobre, boueuse et parsemée d'algues brunes les soirs d'orage, bleue jusqu'à l'horizon, au pied des falaises d'Angleterre, certains matins d'été, jamais notre homme, notre défunt, ne se lassa des paysages de la Côte d'Opale. Cet homme, comme cela apparaissait sur la pierre tombale, se nommait John Buk. Célibataire sa vie durant, sans famille aux alentours, il serait à jamais seul dans ce caveau dont le soin avait été confié par sa sœur, demeurant en Angleterre, au curé de Camiers, après l'en avoir rémunéré. Ce dernier avait connu John Buk au sanatorium de Camiers où notre homme, originaire de Newcastle, du pays noir britannique, avait achevé sa vie. Ce prêtre avait eu l'occasion de bavarder souvent avec cet étrange personnage et il fut autorisé en quelque sorte à s'introduire dans son passé, à y déceler ses passions, ses espoirs, ses déceptions, ses remords. Ce curé de Camiers m'autorisa donc à vous conter quelques moments particuliers de la vie de ce gentleman, ce mot étant à l'image de celle qu'il voulait donner de lui-même mais qui n'était pas toujours exacte, farfelu, impudent, d'une prodigalité dispendieuse, ces mots ou expressions l'eussent bien mieux dépeint. En découvrant sa vie, que je vais à présent vous narrer quelque peu, sans doute trouverez-vous d'autres qualificatifs, épithètes flatteurs ou avilissants, que vous attribuerez volontiers à cet homme, mais en y repensant je me demande encore s'il est dans notre langue, aux nuances pourtant si subtiles et diverses, un seul mot qui pût vraiment lui convenir. Il est donc temps de faire connaissance avec lui.

Le jour de ses obsèques, il s'en alla bien seul. Le curé, dont le visage était plus triste encore que le noir de sa soutane, l'enfant de chœur, qui portait avec gravité l'encensoir, la sœur du défunt, venue de Londres, dont la voilette ne pouvait totalement dissimuler de lourdes et douloureuses larmes, un vieil homme étriqué dans son pantalon qui ne l'avait pas vu grossir et titubant sur une canne un peu trop courte, ancien croupier du casino du Touquet,

disait-on, dans les années vingt soi-disant, deux ou trois membres du personnel du sanatorium de Camiers qui avaient conservé sur leurs costumes d'un gris foncé leurs blouses médicales en signe de leur éternel dévouement, deux anciens marins et une moulière d'Equihen, en tenues traditionnelles, tel fut le maigre cortège qui suivit la dépouille de John Buk jusqu'à l'entrée du cimetière. Quoique succinct, ce petit monde en apparence disparate illustre bien le parcours étrange de John Buk dans une vie peu commune. On savait peu de choses de son enfance en Grande-Bretagne. Il en avait l'accent, il évoquait brièvement les coronas de Newcastle où il ne semblait pas vraiment à son aise, n'ayant rien d'un mineur, ni même d'aucun ouvrier. Il affectait plutôt un air bourgeois, voire de petite noblesse. Il disait avoir été libraire pendant quelques années et au cours de celles-ci il venait chaque été sur la Côte d'Opale. Ce fut le Grand hôtel de Camiers, le plus imposant de la région, qui lui servit de gîte lors de ses premiers séjours vers mille neuf cent cinq. Durant ces étés on ne sut que deux choses sur ses activités. Il aimait certains jours observer la nature et peignait avec un certain talent des couchers de soleil, choisissant pour y installer son chevalet des endroits très variés au long de la Côte d'Opale en profitant d'ailleurs du premier chemin de fer côtier. Il croqua avec avidité les falaises du Portel, les rochers du Cap Gris nez. Il étendit sur sa toile avec une passion presque religieuse la baie de la Canche, le port de Boulogne-sur-mer. Dans l'hôtel cependant on le connaissait davantage comme un joueur invétéré. On avait l'habitude de le voir partir pour le casino de Wimereux, plus rarement pour celui du Touquet, et les pensionnaires de l'hôtel s'amusaient toujours en regardant John Buk, vêtu d'un costume de tweed et d'une casquette à pompon que l'on aurait davantage imaginés sur le corps d'un joueur de golf que sur celui d'un habitué de la roulette et du tapis vert. On glosait sur ses larges poches de pantalon feignant de se demander si elles seraient suffisamment évasées pour y mettre les innombrables billets de banque qu'il gagnerait au jeu. A vrai dire, nul ne savait vraiment s'il était un éternel gagnant faisant fi, du moins en apparence, de l'importance qu'il attachait à ses gains, ou un perdant impénitent, dissimulant avec autant d'orgueil que de naïveté ses déboires qui dévoraient peu à peu les économies du libraire en vacances. Certains même doutaient qu'il fût libraire compte tenu de ses revenus supposés et de la durée de ses séjours sur la Côte d'Opale. Certes, il manifestait beaucoup d'intérêt pour la littérature, s'enquérant de la lecture des pensionnaires fortement enfoncés dans les fauteuils cramoisis de la terrasse du Grand hôtel. Quelques remarques pertinentes dénotaient une évidente culture littéraire et un réel engouement pour les auteurs français. Il n'était point ce genre de personnes qui vous citent un vers de La Fontaine ou une strophe de Corneille pour vous faire croire à leur érudition littéraire alors qu'elles ignorent superbement l'ensemble de leurs œuvres. Il était au contraire capable d'exposer une analyse personnelle d'ouvrages célèbres, parfois même peu connus du profane, et il n'y avait que sa manière de prononcer avec un certain accent, une intonation inattendue ou bien encore une diphtongue typiquement britannique, certains noms propres, qui rappelaient qu'il était compatriote de Shakespeare et non point de Racine.

Ses talents de peintre laissaient encore moins de doutes et tout pensionnaire du Grand Hôtel s'attardait quelque temps à son arrivée dans cette estivale pension devant quelques tableaux qu'il avait offerts à l'hôtelier pour garnir le hall de réception et la cage d'escalier aux moulures de stuc menant aux chambres. Aucun n'avait osé poser la question ni à l'hôtelier, ni à John Buk lui-même, ni même aux servantes qui, comme chacun sait, n'ignorent rien dans les coulisses de l'hôtel, à propos de la signature de ces tableaux. On y lisait pourtant des noms prestigieux tels que Ruysdaël, Constable, Turner ou Sisley. Notre peintre, en effet, autant imbu de son art que débordant d'humour lorsqu'il maniait le pinceau, prétendait qu'il avait le droit de signer ses œuvres du nom qui lui venait à l'esprit, évitant simplement de choisir des peintres encore vivants ou dont la notoriété dans la peinture inspirée de la Côte d'Opale était avérée. Il n'était point question pour lui de signer l'un de ses tableaux du nom d'un artiste de

l'Ecole de Wissant et certainement pas de celui de Corot ou Dutilleux. Qui pouvait selon lui prendre ombrage de sa façon de faire ? Il affirmait sur un ton un tantinet présomptueux qu'il n'aurait jamais l'occasion, même dans le Grand Hôtel, de croiser les fantômes de Pissaro ou Gainsborough ou Friedrich, seules personnes habilitées à lui adresser quelques griefs. Il est vrai qu'il ne fit jamais commerce de ses œuvres et que, de plus, elles n'étaient nullement de fades copies de tableaux de maîtres mais elles illustraient un art personnel, inspiré par une admiration profonde des paysages de cette Côte d'Opale, et que seul le nom choisi pour la signature était totalement étranger à l'œuvre novatrice. Lorsque John Buk devinait un timide soupçon dans les yeux d'un admirateur nouvellement arrivé, il lui signifiait avec élégance ou désinvolture qu'il n'était point question de monnayer aucune de ses œuvres. Il osait même prétendre, ce qui en l'occurrence n'était pas la réalité, que ses exploits sur le tapis vert lui donnaient une certaine aisance et que son célibat contribuait à augmenter sa fortune. Sans doute eût-il été impudent de dire de telles paroles en présence de tous ces travailleurs de la côte, marins pêcheurs, moulières, vérotières, dont les ressources étaient bien dérisoires malgré leur dur labeur, mais notre Anglais ne tenait ces propos qu'en présence de gens fortunés qui séjournaient au Grand Hôtel de Camiers.

Fort heureusement, les tableaux de Buk, qui, sans être voués à la postérité, exprimaient sans équivoque un amour pour cette région côtière, ne furent guère endommagés au cours de la triste nuit du trois Mars mille neuf cent douze où la tempête détruisit le Grand Hôtel. John Buk n'était point là, étant à Newcastle pour tout l'hiver, pour ses affaires disait-il, bien que ses séjours sur la Côte d'Opale fussent de plus en plus longs. Dès la venue de l'été, Buk revint en France, reprit possession de ses tableaux, soigneusement mis à l'abri par des voisins de l'hôtel, et il dut alors s'installer dans une autre pension.

Il débarqua avec son air maladroit habituel qui en devenait presque ridicule à force de vouloir en dissimuler la gaucherie, dans un hôtel de Wimereux, accompagné d'un coursier qui achemina les précieux tableaux. Pas un ne manquait y compris son dernier ouvrage, celui qui avec une prémonition qui eût pu intriguer Sherlock Holmes lui-même, représentait le Grand Hôtel quelques mois avant sa fin tragique. L'hôtel choisi à Wimereux était certes plus modeste et sa clientèle moins cossue mais la chambre de John donnant sur la Manche enchantait aussitôt notre hôte. Même le ressac qui la nuit exaspérait certains touristes comblait d'aise John Buk qui regardait les chalutiers avec le même enthousiasme que celui des jeunes enfants qui découvrirait de nos jours un train à vapeur. Souvent il s'abstenait de fermer les persiennes de sa chambre afin que le halo du phare balayât à intervalles réguliers les murs de la pièce meublée sommairement, mettant en évidence le tableau qu'il y avait accroché, représentant le port de Boulogne, donnant ainsi sur la toile une existence intermittente aux bateaux alignés près du quai avant de les plonger dans une nuit profonde que le ressac rythmait avec une même régularité. John Buk s'imaginait à bord de l'un de ces bateaux de pêche avec la même naïveté que celle d'un jeune enfant devenu mousse ou capitaine au cours d'une lecture ou d'un jeu d'aventures. Certains jours, Buk semblait collé à sa vitre, observant l'horizon tel celui attendant le retour d'un chalutier, d'un marin, d'un proche, d'un être aimé. Ses yeux s'écarquillaient en scrutant la falaise, son regard s'accrochait à ses pentes anguleuses, ses pensées virevoltaient parmi un ballet de goélands criillant d'envie en survolant quelque cormoran qui avait déjà trouvé sa pitance dans un habile et téméraire plongeon. Une incessante envie de fixer ces images sur sa toile saisissait John Buk. Son insatiable désir d'appréhender et les vagues d'un vert émeraude, et le rivage crayeux, et les marins sous leurs suroûts, et les coiffes de dentelle des femmes de ces matelots, et les rochers couverts de moules, et les ajoncs s'accrochant vigoureusement aux dunes de sable lorsque la tempête semble vouloir les déraciner, prenait corps dans une œuvre picturale pour témoigner

de leur attrait sensuel, pour immortaliser cette atmosphère comme s'il fallut concrétiser l'abstrait, forger des sentiments en un objet luxueux, transformer le fugitif en éternel, fixer l'instant par manque de pouvoir réel sur le temps. Buk était un passionné.

Hélas, une autre passion dévorait John Buk. Plus les années passaient, plus il se ruinait au casino bien qu'il le fréquentât de moins en moins, mais il y risquait de fortes sommes. C'était presque incompréhensible car, plus le temps s'écoulait, plus il avait principalement envie de se nourrir de paysages, de les décalquer sur ses toiles, d'inonder les chambres de l'hôtel, où il séjournait désormais la moitié de l'année, de tous ces moments d'ivresse à jamais conservés sur ses tableaux, qu'il continuait étrangement de signer du nom de maîtres célèbres sans exclusive ni pour leur style, ni pour la nationalité de ces artistes. Il retournait donc très peu en Angleterre mais il n'attachait point une importance particulière à son île et il était un peu marginal auprès de ses compatriotes. Il ne se sentait Anglais que par son goût pour la marine, ses connaissances techniques sur la navigation, son érudition sur les mémorables capitaines de vaisseaux. Lorsqu'il lui arrivait, bien qu'il préférât les parties d'échecs avec l'hôtelier, Monsieur Lessire, de jouer à la bataille navale avec le plus jeune fils de ce dernier, étant devenu un habitué, un ami de la maison, il ne pouvait s'empêcher de baptiser ses bateaux fictifs de noms de caravelles, galions, frégates ou clippers célèbres. Son jeune adversaire l'écoutait davantage par politesse que par curiosité. John Buk, tel un acteur de théâtre, se levait de son fauteuil et mimait quelques scènes de batailles navales ancrées dans l'Histoire, allant de la défaite des Perses à Salamine à celle de Trafalgar, si chère aux Britanniques, en passant par les combats maritimes non moins connus de Lépante, de l'Invincible Armada. C'était le seul moment où une petite touche de patriotisme se décelait dans son regard malgré son apparente indifférence à ses origines anglo-saxonnes ou peut-être celtiques. Lorsque, chaque année, il quittait Wimereux pour sa ville ouvrière de Newcastle, on devinait son amertume. Il ne pouvait emporter à chaque fois ses tableaux mais il savait que l'hôtelier en prendrait grand soin. Ce dernier avait même installé dans sa propre chambre le tableau évoquant le Grand Hôtel de Camiers, seul témoignage visuel de cette grandiose villa, représentative de l'architecture du début du vingtième siècle, avant sa soudaine disparition. Cette toile était une œuvre aux couleurs plus sombres, à la mélancolie plus évidente, au souci du détail plus incisif. John Buk lui avait offert ce tableau et, d'une manière tout à fait exceptionnelle, il l'avait signé de son propre nom. L'hôtelier en fut touché et se demanda même si Buk tiendrait promesse en revenant l'année suivante.

L'année suivante, alors que les plages de la Côte d'Opale voyaient déferler des vacanciers savourant leurs premiers congés payés sous l'œil hautain et contristé de quelques bourgeois ou aristocrates qui n'appréciaient guère la présence sur leurs belles plages de ces nouveaux estivants, sous-produits du Front populaire, Buk arriva enfin. Il n'avait point ces préjugés envers les ouvriers, les mineurs notamment, dont il mesurait la pénibilité du métier dans le Pays noir anglais, mais il les trouvait néanmoins trop peu cultivés et l'idée qu'il y eût des classes sociales différentes dans leur niveau de vie ne l'indignait pas. Le cours des événements allait modifier cet à priori plutôt malsain. Cette année mille neuf cent trente-six devait bouleverser la vie de ce faux gentleman. Un soir d'Octobre, alors qu'il ne semblait plus même envisager de repartir pour Newcastle, il rentra très tard à l'hôtel, d'un pas beaucoup plus pesant que d'ordinaire, et il se dirigea vers les cuisines, sur les murs de laquelle divers ustensiles de cuivre étaient accrochés, des bassines à confiture, des écumeurs ; derrière des piles d'assiettes de faïence qui s'égouttaient encore, le propriétaire, son épouse, dont le chignon grisonnant émergeait un peu dans cette ambiance de vaisselle, ainsi qu'une jeune bonne, à l'œil un peu déluré, nouvellement embauchée, achevaient de nettoyer les couverts du repas du soir. Monsieur Lessire eut à peine le temps d'observer qui était la source de cette

intrusion tardive en ce lieu considéré comme privé au sein de cette pension de famille qu'il entendit les paroles de Buk qui résonnèrent de façon inhabituelle tant par l'écho que ce cadre produisait que par leur contenu qui resta longtemps dans la tête de Monsieur et Madame Lessire qui abandonnèrent tous deux leur torchon à carreaux. Buk, en effet, tout en fixant l'hôtelier d'un air dont on eut du mal à percevoir s'il était grave, forcé, désabusé ou provocateur, venait de dire à haute voix ces mots terribles :

« Bonsoir...Je suis ruiné...Pour essayer de me refaire j'ai même failli engager votre hôtel comme mise alors que je n'en avais naturellement aucun droit. Heureusement, je réalisai aussitôt la stupidité d'une telle proposition à mes adversaires au poker et il n'y eut plus une ultime partie. »

« Encore heureux », s'exclama Madame Lessire, tellement offusquée par ces propos qu'elle bombait la poitrine, gonflait la gorge, mettant en évidence un début de double menton.

Buk continua :

« Que pouvais-je encore jouer ? Mes tableaux ? Je ne le pouvais guère en raison de mes signatures empruntées à d'illustres peintres et jamais je n'aurais pu les perdre. Je pouvais tout abandonner...Mon argent, il en restait si peu, mes rares bijoux, de clinquants colifichets, ma maison de Newcastle, déjà hypothéquée depuis deux ans, mes meubles anciens, caractérisés par leur absence de style, jamais je n'aurais pu me séparer de mes toiles, de mes tableaux, disons plutôt de mes paysages. Ils représentent tant de moments heureux, tant de rêveries, tant d'heures de griserie. Je ne les ai pas peints, je les ai bus, embrassés, vécus. Comment pourrait-on se séparer de sa propre vie, de ses propres sentiments, de toute l'émotion qui a étreint votre corps, qui vous a fait oublier le monde matériel ?...Que vais-je devenir ? Un clochard ?...Je n'en sais rien...Je souffre de ma ruine, certes, mais je souffre davantage encore en étant contraint de vous confesser que je ne pourrai vous payer ces derniers mois passés dans votre hôtel et que je deviendrai malhonnête à vos yeux. Sans doute perdrai-je votre amitié et cela me fera beaucoup de peine. »

Ces mots ne semblaient guère calculés, ni même un stratagème pour implorer la clémence de ses hôtes. John Buk paraissait sincère, peut-être même était-ce la première fois où il était lui-même et non un personnage de comédie, de roman, qu'il se créait constamment. Monsieur Lessire le devina et déclara avec un geste plein d'affection, exempt de fausse pitié, une main sur l'épaule de John :

« N'ayez crainte. Je ne vous demanderai rien. Je ne porterai pas plainte contre vous évidemment. Je ne vous chasserai pas non plus et quand vous partirez sachez que votre visite me fera toujours plaisir. Naturellement, je ne pourrai plus l'année prochaine vous héberger gratis pour une très longue période. »

Madame Lessire ne dit mot mais on devinait sur son visage courroucé, dont la rougeur soudaine masquait les traits tirés d'une fatigante journée de travail, que cette générosité et cette clémence de son époux n'étaient guère ce qu'elle attendait de lui en pareille circonstance. Peut-être était-ce parce que l'hôtel provenait de l'héritage de son beau-père et qu'elle ne se sentit jamais pleinement propriétaire des lieux qu'elle ne fit aucune objection. Ce qui l'exaspérait en outre était la présence de la bonne, récemment employée, qui semblait ne rien vouloir perdre de cette étrange conversation. On risquait fort de jaser dans tout Wimereux ce qui nuirait probablement à la renommée de l'hôtel.

Ne sachant comment remercier Monsieur Lessire, confondu par une telle générosité et investi désormais d'une reconnaissance inextinguible envers celui qui l'avait accueilli depuis presque vingt-cinq années, John Buk lui tendit la main, une main hésitante, honteuse, alors qu'elle était d'ordinaire si délicate en choisissant les tons adéquats pour une aquarelle, si désinvolte en accompagnant les paroles d'un faux gentleman, si irréfléchi en misant sur le tapis vert. Puis, sur un ton presque trop humble pour être crédible, d'une voix basse comme le dernier soupir d'une vague sur un rocher, John Buk reprit :

« Je vous ai dit tout à l'heure mon amour pour mes tableaux ou plutôt pour ce qu'ils évoquent. Je ne pourrai les emporter, ne sachant pas même où je dormirai tantôt. Aussi vais-je vous les céder en vous demandant une faveur, malgré tout ce que vous me donnez déjà, c'est celle de les laisser dans chaque chambre pour imprégner vos visiteurs, vos touristes, de l'âme de cette Côte, de son essence qui vous séduit jusqu'à ne plus vouloir sombrer dans l'oubli. Elle vous ensorcelle et sa force, surnaturelle, est plus irrésistible encore que celle de Méphistophélès s'emparant de l'âme des humains. Elle vous apprend à attacher de moins en moins d'importance aux choses matérielles, aux vils plaisirs factices vers lesquels l'homme se précipite. Je commençais à m'en rendre compte, à préférer la nature, la peinture, aux salles de jeux enfumées et ne vous offrant que de chimériques richesses. Hélas, il eût fallu que cette passion pour les paysages côtiers détruisît plus tôt et en totalité ma cruelle envie de jouer. A la beauté d'un site qu'aucun être ne peut vous ravir, j'ai trop longtemps préféré une illusoire gloriole, un indicible espoir de gagner, une curieuse frénésie de perdre, un masochiste plaisir à ne pas découvrir le bon numéro, un vain sentiment de puissance en entendant le croupier citer votre numéro gagnant à la roulette. Vous croyez vaincre le hasard, les autres joueurs, et vous n'êtes qu'un pâle affabulateur, que ce même hasard écrase, broie, ridiculise dans l'instant suivant. Vous doutez de vous, vous avez honte de vous mais nul n'en sait rien car vous affectez toujours un air désabusé, triomphant, que vous exagérez dans les pires moments.

Ce soir, Monsieur Lessire, si je n'avais ressenti votre amitié, si vous m'aviez jeté dehors, si vous aviez ri de ma déconvenue, peut-être serais-je allé jusqu'au suicide à moins que la faiblesse, la lâcheté, ne soient devenues mon seul rempart contre cette extrémité. »

« N'exagérons rien », rétorqua l'hôtelier qui ajouta ensuite :

« Vous pourrez rester quelque temps encore mais, bien sûr, je compte sur votre volonté, votre courage, pour sortir de cette mauvaise période ; et puis, vous partirez sans avoir l'impression de vous enfuir, de vous cacher. Allez donc vous reposer, nous y verrons plus clair demain. »

« Merci, merci beaucoup...A demain donc ». Ces mots prononcés avec une émotion très perceptible achevèrent cette conversation à une heure avancée de la nuit.

Ce soir-là Buk ne savait s'il devait fermer ses persiennes. Devait-il essayer d'oublier sa catastrophe financière en admirant un clair de lune sur les flots, plus joli encore que de coutume comme si la nature eût voulu apaiser notre homme ou le tourmenter, le torturer de remords devant le vrai bonheur qu'elle offre chaque soir, chaque jour, sans attendre aucun retour ? John Buk devait-il au contraire clore les volets légèrement ajourés, fuir le ciel étoilé, pour s'enfermer dans sa chambre qui deviendrait un prélude à la prison où ses dettes risquaient de le conduire, une prison sans fenêtre ouverte vers l'horizon, sans regard vers l'infini des flots, sans le discret parfum des embruns, des algues, de l'air marin, sans paysage

à projeter sur une toile ? Il choisit de laisser les volets ouverts comme s'il refusait d'abdiquer, comme s'il retrouvait l'envie de vivre, et il préféra ne point s'allonger sur son lit et s'installer dans un fauteuil, garni d'un énorme coussin aux tons mordorés, qu'il tira devant la porte-fenêtre. Il fallait que la dernière image qu'il verrait avant de s'endormir fût le contour imprécis des falaises, les touffes d'œillets roses sur les murailles de craie jaillissant dans la nuit lorsque la lueur du phare les y découvrait, quelques mâts lumineux de minéraliers qui semblaient égarés sur un vaste tapis mouvant et sombre où le reflet de la lune glissait telle une infatigable danseuse. C'était un peu tout cela que John Buk risquait de perdre. Ayant peu de famille, peu d'amis, il n'aurait guère de sarcasmes, de griefs, à supporter. John n'aurait personne à qui demander pardon, pas même à l'hôtelier car il ne saurait comment s'y prendre et celui-ci ne saurait comment lui répondre. C'est à la Nature elle-même qu'il demandait pardon pour avoir compris trop tard tout ce qu'elle lui offrait, toutes les chimères qu'elle voulait lui éviter. Hélas il était trop tard.

Après une semaine qui lui parut interminable, pendant laquelle il évitait même de croiser ses hôtes car la honte ne l'épargnait pas, il annonça son départ sans dire aucun mot sur sa destination future. Il avait eu l'occasion de bavarder de temps à autre avec ces gens de la côte, ces braves gens de la côte comme il allait alors le mesurer. S'étant confié à un ancien marin qui était devenu portier au casino de Wimereux, il fut hébergé quelque temps par ce vieux monsieur et sa famille, à Wimille. Sans rien exiger en retour, simplement par générosité, par le refus de voir un être humain jeté à la rue, quelle que fût la raison de sa ruine, ces petites gens accueillirent John Buk avec une infinie bonté. Certes, le plus âgé de la famille, un octogénaire, observait avec un peu de méfiance cet Anglais, mi-bourgeois, mi-vanu-pieds, mais on ne lisait aucun mépris dans son œil fatigué d'avoir scruté le rivage lorsqu'il naviguait encore. Il était veuf et sa fille l'avait hébergé sans se soucier de savoir s'il y aurait suffisamment de pain pour les six enfants, le mari, le grand-père et elle-même. Ce n'était pas même par charité chrétienne car leur religion se résumait au baptême, à une communion, un mariage à l'église, sans trop bien savoir pourquoi et la grande procession du quinze Août dans la haute ville de Boulogne-sur-mer. Il y avait quand même un petit crucifix dans la chambre exigüe que John Buk partagea donc avec le grand-père dont la toux nocturne semblait inhérente au décor. Ce grand-père était connu et apprécié dans tout Wimille, on l'y nommait Pépère Martin. Pourtant, en sa présence, Buk se sentait mal à l'aise et cherchait toute occasion pour se rendre utile, pour partager les tâches familiales. Quoique célibataire, peu coutumier des besognes ménagères, il s'étonnait de constater l'habileté de la petite dernière, la petite Léa, âgée de sept ans, à faire le travail que Maman n'avait pu effectuer. Buk découvrait le sens de certains mots, partage, solidarité, courage. Toutefois il serait mensonger de dresser un idyllique tableau de cette famille nombreuse ; les disputes étaient une autre découverte pour John Buk. Ce dernier n'avait nul droit de porter un quelconque jugement sur ces gens qui lui évitaient de dormir dehors, le ventre vide. Il eût voulu redevenir riche et les remercier en leur donnant quelque argent. Hélas, il faudrait attendre et Buk devait se contenter de petits « boulots » que le père de famille lui dénichait sur le port de Boulogne. Il n'avait point les épaules d'un docker, les connaissances d'un charpentier, l'endurance d'un marin. Buk se répétait sans cesse qu'il ne pouvait indéfiniment s'incruster chez ces bonnes gens mais il avait beau chercher un moyen pour gagner de l'argent, son âge, la soixantaine, sa bronchite chronique, ses capacités plutôt intellectuelles que manuelles, ne favorisaient guère ses recherches. Il faut bien avouer de plus qu'embaucher un citoyen britannique apparaissait à beaucoup de patrons comme un manque de patriotisme d'autant que le marché du travail avait tendance à se raréfier. Buk eût pu repartir en Angleterre, ce que d'ailleurs certains employeurs lui objectaient, mais il n'osait leur avouer la vérité. Depuis plusieurs années, sa frénésie du jeu avait fait fondre ses économies ; ses séjours interminables sur la Côte d'Opale, qu'il

prétendait indispensables pour sa santé pulmonaire en raison d'un air fortement iodé, l'éloignèrent si souvent de la discrète librairie qu'il possédait à Newcastle, que celle-ci avait fini par disparaître faute d'une gestion adaptée à son époque. C'est pourquoi John Buk, qui arborait un air faussement distingué chaque fois qu'il descendait du ferry, donnant de généreux pourboires au chauffeur de taxi, au coiffeur, à la servante de l'hôtel, alors qu'il avait tout juste de quoi vivre, devait même emprunter très souvent quelques livres sterling à sa sœur cadette, l'image même de la personne besogneuse et économe, qui finit par héberger régulièrement son frère malgré les réticences de son époux, un sidérurgiste à la corpulence herculéenne, et les quatre enfants dont elle était la formidable mère. Buk s'en rendait compte, avait honte parfois, mais ce n'était qu'à lui-même qu'il le confessait. Il faisait mine de trouver naturel que sa petite sœur, par amour fraternel, se souciât de sa petite vie, ce qui exaspérait davantage encore son beau-frère qui, d'ailleurs, lui adressait rarement la parole. Quand ce dernier, ce père de famille qui illustrait bien la population ouvrière de la banlieue londonienne où ce ménage demeurait, parlait de Buk, il l'appelait « le bourgeois fatigué » ou bien encore « le célibataire parasite ». Elisabeth, la sœur de John, ne pourrait pas toujours supporter une telle situation. Cette fois, John Buk se refusa à la contacter ; il faut dire en vérité que cela eût été difficile car il n'avait plus suffisamment d'argent, le jour où il fit ses adieux à la famille Lessire, dans l'hôtel, pour repartir à Newcastle ou même à Londres. Quant à l'envoi d'un courrier, vingt ou trente fois peut-être, quand il était encore dans la chambre d'hôtel, il commença à rédiger une lettre pour sa sœur Elisabeth mais il ne parvenait jamais à l'achever. Le remords, la lâcheté, le manque de projets réalistes et concrets, le terrassaient sur sa chaise de paille, car il semblait même la préférer au fauteuil qu'il ne méritait plus. Parfois même il pleurait et il regardait la bruine humectant sa vitre, déformant le paysage côtier jusqu'à le noyer dans un tableau sans mouvement, sans vie, étrangement morne et que la corne de brume faisait frémir en lançant son appel désespéré aux marins.

Buk aurait voulu peindre aussitôt ce paysage de langueur, d'immobilité, de vie indécise et qui lui rappelait des vers de Verlaine qui exprimaient tellement bien la symbiose de son cœur attristé et du paysage noyé de chagrin. Buk n'avait pas perdu toute sa vanité et il se voyait un peu dans l'image de ce poète. Pourtant il fut incapable de sortir palette et pinceaux comme s'il était confus, hésitant à retrouver le Buk qu'il aimait en lui, celui qui s'installait sur la crête d'une falaise et déployait son chevalet, ne demandant que de roses sillons sinuant dans le ciel entre des filons bleutés et des taches cotonneuses, afin de les représenter au-dessus d'une mer apaisée, dont les vagues étaient lasses de laver les rochers et d'abandonner sur le sable quelque étoile de mer aux branches couleur lie de vin ou quelque seiche affolée. John ne voyait plus en lui-même que le Buk qu'il abhorrait, celui qui était fiévreusement assis face au croupier, regardant avec avidité les jetons amassés devant d'autres joueurs, respirant la fumée des cigares qui le faisaient tousser, cherchant au fin fond de la large poche de son pantalon les dernières pièces à miser et les posant, tantôt avec défi, avec arrogance, tantôt avec timidité, avec anxiété, sur le tapis vert, vert certes mais d'un vert monotone, uniformément vert, et non point nuancé d'innombrables tons d'un vert différent, comme l'étaient les verts des pentes des falaises de Wimereux, des collines de l'arrière-pays boulonnais, des forêts d'Hardelot, de Condette, aux essences si variées allant du pin maritime au noisetier, du peuplier au robinier, du hêtre au charme, créant un paysage sans cesse renouvelé au fil des saisons, un paysage créé pour les artistes peintres se disait parfois John Buk lorsqu'il le contemplait. Comment avait-il pu faire pour ne point comprendre qu'il trouverait un infini bonheur dans la variété de la nature, dans sa générosité de formes et de couleurs, plutôt que dans l'appât de la fortune gagnée sans mérite et perdue sans aucune lutte.

Un soir, alors que Pépère Martin ronflait mais que lui ne dormait pas encore, Buk devina, dans une de ces disputes presque quotidiennes qu'il percevait à travers la cloison, qu'il était cette fois l'objet de cette querelle. La charité de ces gens ne pouvait éclipser leurs propres difficultés financières. Buk ressentit une honte encore plus lourde à porter que les précédentes. Il résolut donc de partir. Il songea même à fuir en pleine nuit mais partir ainsi sans un merci, sans un simple au-revoir, eût été l'apanage d'un ingrat, le comble de l'indécence. Il fallait donc trouver un prétexte. Il le chercha toute la nuit. Enfin il le trouva. Il expliqua donc à ses hôtes, tandis qu'on lui servait un bol de lait coloré de chicorée, qu'il s'était résolu à vendre les tableaux qu'il avait laissés en attente dans l'hôtel de Wimereux, sans leur avouer, bien sûr, qu'il les avait abandonnés au propriétaire, signés de divers noms de peintres connus et qu'il n'était point question de les vendre. Le portier du casino, un peu surpris par cette résolution, très sceptique quant à une vente rapide bien qu'il n'eût jamais vu les toiles de John Buk, ni pu en mesurer son talent, se dit que cela apaiserait un peu les querelles familiales en cette fin de mois difficile. Il dit cependant à Buk avec un ton naturel quoique peu crédible, qu'il pourrait revenir le soir même s'il était sans toit et sans argent. Buk lui objecta que l'hôtelier de Wimereux l'accueillerait encore, assurément, pour deux ou trois jours, ce qui semblait plausible.

Buk partit donc en quête d'un travail, sans aucune méthode de recherche, tel un automate ayant perdu une programmation logique. N'ayant ni emploi, ni toit, John Buk découvrait une situation qu'il n'avait jamais connue, des angoisses qui provoquaient en lui de brefs moments d'hystérie et de longues heures d'accablement.

Seul le coucher du soleil offrait à son regard un ciel toujours nouveau, une intense soif de l'appréhender par ses pupilles retrouvant leur jeunesse, par ses mains qui semblaient peindre de façon fictive ces divers ciels, cette incessante succession de formes, de nuances, par sa pensée qui pouvait alors ignorer quelques instants, quelques délicieuses minutes, sa déchéance, son insécurité nocturne, ses incertitudes matérielles. Les premiers soirs, après avoir dîné des yeux et du cœur ces instants divins où la mer cède au ciel toutes ses couleurs pour se vêtir d'obscurité, Buk se recroquevillait dans une anfractuosité de la falaise, en changeant chaque nuit avec l'intention évidente de ne point se faire remarquer, peut-être par pudeur, peut-être par orgueil ou tout simplement par peur. Il redevenait un enfant craintif à supposer qu'il ait un jour enfilé le manteau de l'adulte. Un jour pourtant, il délaissa la falaise, épuisé, amaigri et ruisselant tant de pluie que de tristesse, tandis que le ciel avait choisi ce soir-là son aspect tourmenté, retenant avec peine dans les nuées d'énormes nuages d'un gris anthracite prêts à déverser leur cargaison sur les demeures des pêcheurs. Buk ne détestait pas ces ciels agités ; il les préférait aux ciels polynésiens qu'il ne connaissait que par les livres et qu'il imaginait tellement inertes, tellement uniformes, tellement bleus sans la moindre touche grise ou d'un coloris inattendu.

Ce soir-là pourtant Buk avait presque perdu sa faculté d'observer, de découvrir, d'admirer. En titubant quelque peu il se traîna jusqu'au port de Boulogne et il attendit que les chalutiers ne manifestassent leur présence que par l'incessant cliquetis que le vent d'Ouest provoquait en secouant rageusement les mâts et que la houle accentuait par des vibrations en faisant osciller les coques de bois verni des chalutiers étaplois ; même les coques goudronnées des cargos et minéraliers vibraient à l'unisson dans les darses ténébreuses. Lorsque la nuit se fit plus épaisse, Buk s'insinua près des pontons et parvint d'une manière à peine croyable en raison de sa gaucherie habituelle à monter à bord d'un petit bateau de pêche. Il découvrit un filet abandonné sur le pont et s'y lova pour tenter d'y dormir à l'abri. Ce fut presque pour lui un instant de bonheur comme s'il s'insérait dans ce paysage maritime qu'il avait si souvent

représenté, comme s'il s'installait dans ses propres tableaux bien qu'il peignît peu les paysages nocturnes. Exténué, il ne faisait plus trop la différence entre un bonheur béat et un malheur qui vous paralyse. Peut-être est-ce le remous régulier des flots qui le fit s'endormir malgré l'angoisse d'être surpris par quelque individu du port. Un piaillage de mouettes qui avaient escorté un ferry rentrant au port l'éveilla très tôt mais il fut cependant trop tard pour s'enfuir car l'équipage du chalutier venait d'arriver. Une voix rauque et peu accueillante l'interrogea très vite sur sa présence. Buk bredouilla quelques mots, convainquit les marins qu'il n'était point animé de mauvaises intentions, fébrile face à ces hommes éberlués dont le regard hésitait entre la moquerie et la pitié. L'un d'eux, âgé de la cinquantaine environ, fit à John Buk une proposition à laquelle il ne s'était point du tout attendu. Le marin pêcheur lui offrit de dormir chez lui le temps qu'il trouvât du travail à condition qu'il mît la main à la pâte. Il lui suggéra de l'attendre au retour du bateau le soir même afin qu'il l'emmenât chez lui. Il ne pouvait lui proposer de l'accompagner pour la pêche craignant d'inutiles soupçons du personnel des garde-côte. Sans trop réfléchir, ahuri de reconnaissance, Buk accepta. Ce jour-là, il s'éloigna très peu du port craignant de manquer le retour du chalutier. La mer, le vent, le ciel avaient oublié leur costume de tempête et les nuages acceptaient de temps à autre la percée de quelques rayons du soleil qui choisissaient les plus hautes vagues pour les faire scintiller. Le sable des plages de la Côte d'Opale quittait sa teinte un peu rouille que les pluies de la nuit lui avaient imprimée et ses agglomérats un peu collants pour retrouver son aspect poudreux, son étonnante blancheur que nous envient les habitants des rivages de la Méditerranée. Certains nuages, moins décidés à quitter ce ciel de traîne, déplaçaient l'horizon pour le rapprocher de la côte.

Après une journée où l'exaltation et l'amertume se disputaient le cœur de notre infortuné John Buk, soudain, celui-ci aperçut un chalutier qui semblait bien être celui de son sauveur mais il ne connaissait ni le nom du bateau sur lequel il avait cherché refuge, ni le nom du généreux marin qui l'avait pris en pitié. Il se souvenait heureusement de son appontement. La silhouette du bateau se fit plus précise, puis devint identifiable. Buk ne la perdit plus de vue. Quand le chalutier accosta enfin, les hommes harassés déchargèrent des caisses de carrelets et de soles. Le marin tant attendu ne prêta pas attention à Buk, debout, l'air penaud, observant sans y prendre part l'incessante venue des hommes chargés de caisses qu'ils portaient à l'aide de deux gros bras fortement musclés ou qu'ils maintenaient sur une épaule bien charpentée. John Buk crut même que l'homme avait changé d'attitude à son égard, ayant eu peut-être l'impression d'avoir parlé trop vite. En réalité, notre marin, fourbu, pressé de rentrer chez lui, attendit la fin du déchargement du fruit de leur pêche pour se diriger vers Buk et lui adresser un bref « Bon, on y va » qui reconforta John Buk bien que ce dernier se sentit un peu mal à l'aise, se demandant ce qu'il donnerait ou ferait en retour d'une telle générosité.

Le pêcheur parlait peu et se contenta de préciser à Buk son prénom, « Alphonse » ce qui préfigurait, pensait Buk, un début de dialogue, sans doute même d'amitié. L'énigmatique marin avait descendu du chalutier un vieux vélo qu'il tenait à la main et il se dirigea vers un bistrot du port où il fut accueilli en habitué des lieux. Après avoir bu rapidement un café bien noir, tandis que Buk était de plus en plus confus devant une tasse que le marin lui offrit, Alphonse demanda au patron du bar, un petit homme dont la tête aux cheveux rajeunis de brillantine sortait difficilement d'un gros pull noir à col roulé, s'il pouvait lui prêter un vélo. Le patron du bistrot, un vieil ami sans doute, acquiesça aussitôt d'une voix gouailleuse qui devait lui être naturelle. Sans hésiter, il alla chercher dans une remise, située à l'arrière du café au fond d'une courette un vélo qui grinçait un peu, toussait de poussière, mais roulait encore. Buk comprit qu'il devrait enfourcher cet engin. D'un air un peu goguenard mais sans méchanceté, le marin, qui devinait en Buk un apprenti bourgeois, lui dit en souriant : « Tu sais

monter sur une « bécane » ? » Buk répondit de la tête en affectant une moue pour signifier une évidence mais il n'était plus très coutumier de la bicyclette, surtout de ce style. Tous deux remercièrent le cabaretier, enfourchèrent leurs véhicules qui rivalisaient de couinements et Buk suivit Alphonse sans trop savoir si le chemin serait long. Il n'osait guère poser de questions. John Buk connaissait bien la côte de par ses nombreux séjours et il était toujours séduit par la diversité de celle-ci. Les falaises précédaient les dunes de sable et leurs oyats, les dunes annonçaient les broussailles des collines, les collines cédaient leur place aux amoncellements de rochers émoussés et brunâtres et ces derniers se prolongeaient par d'immenses étendues de sable que la marée basse découvrait en y éparpillant de multiples cuvettes que les touristes, les ouvriers de mille neuf cent trente-six notamment, trouvaient particulièrement agréables pour les jeux de leurs nombreux enfants. John Buk, dont la bronchite ne favorisait pas les coups de pédalier face au vent côtier, tentait de suivre Alphonse qui quitta soudain la route pour emprunter un chemin caillouteux sur lequel il était difficile de rester sur la selle du vélo pour se diriger vers les « quilles en l'air », appelées aussi calloges, ces bateaux renversés qui servaient de demeures à d'humbles familles d'Equihen. C'est là qu'Alphonse habitait avec son épouse, souffreteuse, qui cependant approuva aussitôt l'initiative de son époux lorsque brièvement il lui présenta Buk et lui expliqua ses intentions. Dans la calloge vivait également le frère d'Alphonse, un célibataire grincheux dont le blanc des cheveux encore abondants sur le crâne tranchait avec le rouge violacé de son visage. Ancien marin, sans désapprouver le choix de son frère, il eut un peu de méfiance en découvrant John Buk qui, malgré les jours difficiles qu'il venait de vivre, n'avait ni le visage, ni les mains d'un homme ayant « trimé » toute son existence, disons d'un homme du peuple, marin, ouvrier, mineur, petit paysan. En cette année de Front populaire, les disparités entre les classes sociales et leurs antagonismes réveillaient des réflexes, des mythes, des souvenirs hérités des vieilles luttes du début de la révolution industrielle contre le capitalisme triomphant.

Buk devina la perplexité de cet homme et se demanda s'il devait tenter d'entrer en conversation amicale mais franche avec lui, ou rester dans un mutisme ou une indifférence aux êtres, aux choses qui l'entouraient alors. Lui qui avait l'habitude d'orner les murs de tableaux remarqua qu'il n'y en avait aucun dans cette originale maison mais constata le goût délicat avec lequel l'on avait meublé le logis et égayé les parois voûtées de photos de famille, de coquillages de la région, de vieux chaluts de pêche parsemés d'étoiles de mer.

L'épouse d'Alphonse, au teint maladif, aux cheveux mal peignés ou malades, car on ne pouvait en faire la différence, vêtue d'une robe trop noire, trop triste, pour son âge, versa un bol de soupe à chacun. Quoique ce potage fût un peu épais, Buk l'avalait goulûment. La suite du repas était traditionnelle et Buk la savoura jusqu'à regretter que son assiette devînt vide. En franchissant le seuil de la demeure, il n'avait point été indifférent à l'odeur de hareng saur que l'épouse du marin plongeait dans la cuisinière, qui répandait une vive chaleur dans le logis, et dont le four achevait de cuire de grosses pommes de terre en robe des champs. John Buk était comblé. Il retrouvait les petits plaisirs de la table, la délicieuse atmosphère de chaleur, et il comprenait la signification du mot hospitalité. Comme on parlait très peu, il fut obligé de scruter souvent les yeux de ses hôtes pour deviner leurs sentiments et de contempler les bibelots, meubles ou murs, pour fuir les regards auxquels il ne savait comment répondre. John Buk, qui faisait preuve d'ordinaire de tant de volubilité, d'élégance dans le discours, notamment dans une langue qui n'était pas celle de ses parents, balbutiait quelques mots et parvint à peine à demander à Alphonse ce qu'il pourrait faire pour eux le lendemain. Le marin, tout d'abord, sur le ton avec lequel il s'adressait aux jeunes marins sur le chalutier, lui intima l'ordre de chercher du travail l'après-midi et il ajouta qu'il pourrait employer à cette

fin le vélo emprunté. Buk remarqua qu'il le tutoyait pour la seconde fois et se demanda si ce tutoiement était davantage amical qu'autoritaire, voire méprisant. En retour, il usa toujours du vouvoiement ce qui conforta probablement l'impression du frère d'Alphonse qui voyait en Buk un bourgeois désargenté. Alphonse emmena Buk dans une sorte de remise non chauffée et lui montra quelques seaux remplis de moules. John comprit ce qu'il attendait de lui.

Les quinze jours suivants, Buk partagea ses journées en heures de grattage, de nettoyage de moules fraîchement cueillies, prêtes à être vendues, et en d'autres heures à errer, tantôt à pied, tantôt à vélo, pour dénicher enfin un emploi. Le seizième soir, alors qu'il revenait, l'air sombre, désespéré de n'avoir essayé que des refus et comprenant qu'à force d'avoir mené une vie de parasite il en était devenu l'image physique, celle dont chaque employeur se méfie, ricane, signifiant son refus d'un air bourru, Buk ne fut pas accueilli avec le même bonsoir que d'ordinaire en entrant dans la calloge et il se demanda quel événement pouvait en être la cause d'autant qu'il n'avait pas encore évoqué ses nouvelles recherches infructueuses. Alphonse le regarda l'air interrogateur et lui tendit le journal que chacun venait de parcourir. Sans dire mot, Buk regarda la page qu'Alphonse semblait lui présenter. Le titre fut pour lui un détonateur et il devina vite la pensée de ses hôtes. Il venait en effet de lire les mots suivants :

« Un faussaire, à l'origine de divers tableaux qu'il avait fait mettre aux enchères par des intermédiaires britanniques d'origine indienne, dans une salle de vente d'Hardelot, est activement recherché. »

L'article de journal était très bref, n'évoquant pas précisément ni le thème des tableaux contrefaits, ni le nom des peintres frauduleusement copiés, ni même les lieux où le faussaire aurait pu œuvrer. On évoquait uniquement l'intervention policière en pleine séance de vente aux enchères, l'interpellation des intermédiaires et l'audition du personnel de la salle des ventes y compris celle de son directeur, malgré sa notoriété et son intégrité reconnue dans la région.

Buk avait eu la regrettable envie de parler un jour de ses tableaux à sa nouvelle famille d'accueil leur promettant de leur en peindre pour embellir leur demeure. Il comprit dans leur regard que, sans même l'accuser, le doute s'était installé chez eux. Sa ruine, ses origines anglaises, ses toiles évoquées à demi-mot en faisaient un suspect. Certes, ils n'iraient pas en parler à la police mais Buk réalisa que sa présence devenait encombrante. Quand il voulut leur dire qu'il était étranger à toute cette affaire, le marin se contenta de lui répondre avec le même ton autoritaire que celui dont il avait usé la première fois où il lui avait adressé la parole :

« Je ne veux rien savoir. Dors cette nuit chez nous et demain tu fais tes valises... Dès lors, on ne se connaît plus. »

Son épouse pensa qu'Alphonse portait un jugement trop hâtif mais, osant rarement contredire son mari à l'abord plutôt rugueux, elle se tut et son regard, plein de compassion, fut le seul réconfort que Buk reçut ce soir-là. Il alla se coucher, ne sachant plus même si on lui avait offert le potage habituel et il se demanda toute la nuit ce qu'il allait faire désormais. Il avait gagné un tout petit peu d'argent par les menus boulots qu'il avait glanés de temps à autre et il escomptait en donner à ses hôtes. L'accepteraient-ils au moins...? Ne serait-ce point les vexer, amoindrir leur générosité ? Cette fois, tel un voleur, John partirait sans bruit, très tôt pour être sûr de devancer le lever du matelot. Devait-il leur laisser une lettre ? Il hésitait beaucoup à la rédiger ; par contre, il se décida enfin à écrire à sa sœur une lettre empreinte de

sincérité, d'émouvants remords, qu'il posterait à Boulogne dès le lendemain. Pourtant, il se demanda soudainement quelle adresse il indiquerait afin de recevoir une réponse. Il eut donc l'idée de contresigner à l'adresse de l'hôtel de Wimereux n'ayant guère quitté en mauvais termes Monsieur Lessire malgré sa note impayée. Cependant il fallait l'en avertir et lui demander de conserver une éventuelle réponse. Bien avant l'aube donc, après avoir poussé discrètement la porte de la calloge, sans même éveiller les soupçons des deux chiens, Blanco et Noirouf, qui le connaissaient bien désormais, et qui gardaient consciencieusement une maison pourtant dépourvue de trésors, il partit à pied, ayant bien sûr laissé le vélo prêté, gravissant la falaise, traversant des terrains vagues qui, curieusement, ne lui inspiraient aucune toile cette fois, comme si toutes ses facultés, même artistiques, se fussent éteintes. Il se dirigea vers Wimereux. Le chemin fut long et le jour le surprit très vite alors qu'il vacillait de fatigue et que, pour la première fois, il observait la mer comme la regardent les désespérés, ceux à qui elle pourrait offrir une fin, en l'occurrence facile, du moins le pense-t-on, mais aux vagues si menaçantes qu'elles font reculer les êtres les plus résolus à disparaître, à être enfin rayés du registre des vivants, à mettre enfin au repos cet inépuisable cerveau. Buk était de ceux-là et il continua donc à marcher, empruntant la plage en profitant de la marée basse pour arriver plus vite à Wimereux. Plus il avançait, plus il se demandait quel accueil il recevrait. Il ne savait plus vraiment depuis combien de temps il menait cette existence chaotique bien qu'il se souvînt de chaque instant de sa dernière soirée au casino.

Enfin il aperçut l'hôtel. Madame Lessire était à la réception. Alors que Buk esquissait un sourire en guise de bonjour, elle lui jeta :

« Enfin vous voilà ! Mon mari a caché dans la cave vos tableaux. Il faut nous en débarrasser au plus vite avant la venue probable des gendarmes. »

« Les gendarmes ? » rétorqua Buk.

Madame Lessire reprit :

« Ruiné au jeu...C'est un alibi pour eux... Ils ne tarderont pas à le savoir...On parle, on jase dans les casinos. »

A ce moment Monsieur Lessire apparut, moins vindicatif que son épouse. Il tendit même sa main à John qui n'en croyait plus ses oreilles. Puis il lui dit :

« Venez avec moi à la cave et on va étudier la question. »

Buk pensa que la cave était un subterfuge employé par Monsieur Lessire pour parler à l'insu de son épouse plutôt revêche en ce jour. Il suivit donc l'hôtelier et en descendant l'escalier de briques, aux marches inégales, il aperçut sous les planches supportant des fromages pour les convives de l'hôtel, entre de nombreux cageots de bouteilles de vin, de bière, et des légumes en tas de carottes ou de pommes de terre, des paquets de gros papier gris, bien ficelés, ayant une forme de tableaux ; c'étaient ses œuvres, toutes ses œuvres. Il avait l'impression que l'on avait emballé toute la Côte d'Opale, pour qu'il ne la vît plus ; on séquestrait ainsi tout son passé devenu gris comme ce papier d'emballage, toutes ses sensations, ses joies, ses cris qu'on étouffait à l'intérieur de ces paquets pour ne plus jamais entendre ni le roulement de la mer dévorant les galets, ni le cliquetis des mâts des chalutiers amarrés, ni le son strident de la sirène des ferries, ni la voix criarde de la marchande de crevettes, ni les discours incessants des goélands et mouettes, les « ah ! », les « oh ! », d'extase, d'ébahissement, d'engouement des promeneurs, de lui-même. Il était si bouleversé

qu'il écoutait à peine les suggestions, disons plutôt les injonctions courtoises de Monsieur Lessire qui les formula ainsi :

« Mon vieux John, je n'ai aucun doute sur votre honnêteté mais, vous comprenez, votre mésaventure au casino, vos tableaux signés diversement et accrochés dans mes chambres, cela pourrait intriguer les enquêteurs. Pour vous c'est embarrassant, pour nous ça pourrait nuire à la bonne réputation de notre hôtel. Aussi ai-je pensé en lisant le journal qu'il valait mieux dissimuler vos tableaux. Je les aurais bien gardés dans ma cave mais si les gendarmes les y découvrent ils auront davantage encore de soupçons. Si vous ne les aviez pas ainsi signés, je les aurais conservés mais là il y a un risque. Il va donc falloir les ôter de la cave, discrètement bien sûr. »

Buk comprenait à moitié ces inquiétudes certes, mais, se sachant honnête quoique ruiné, il les trouvait exagérées. Il répondit faiblement à l'hôtelier :

« Je n'ai plus de logis depuis ce matin. Ne sachant où aller comment pourrais-je emporter mes tableaux ? »

Monsieur Lessire lui dit aussitôt :

« Pour les tableaux j'ai un plan et votre venue va me permettre de le réaliser sans me reprocher de le faire à votre insu. Ignorant votre venue, je m'étais résolu à agir vite et c'est ce soir que cela pourra se réaliser. Les gendarmes, je pense, viendront vite quérir des renseignements sur vous. Des soupçons complétés par quelque diffamation les amèneront chez moi inévitablement. Aussi ai-je pensé que l'essentiel était de dissimuler ces œuvres en urgence mais quelque temps seulement. Je connais des marins qui partent demain très tôt avec leur chalutier pour trois semaines afin de pêcher la morue. On cachera les tableaux dans le fond des caisses. Les contrôles sont assez rares et, comme ces matelots sont bien connus, les investigations ne sont pas souvent très minutieuses. J'ai certifié à ces marins que ces tableaux étaient de vous, non frauduleux, non destinés à la vente, et je leur ai affirmé que même découverts ces tableaux ne leur causeraient aucun ennui. J'ai amoindri leurs réticences et ils vont nous aider, à l'aide de filets et de larges capes, à transporter ces toiles jusqu'au bateau à la nuit tombée. Voilà l'initiative que j'ai prise pour vous et pour nous. »

« Vous avez bien fait...Merci. » rétorqua Buk qui semblait incapable d'échafauder quelque plan de sauvegarde que ce fût. Il avait lui-même l'impression d'être une épave ne maîtrisant plus son propre sort.

« Pour vous-même, reprit l'aubergiste, en y réfléchissant j'ai peut-être une solution. Près de l'entrée de Boulogne, dans le quartier des sirènes, mon fils aîné construit une maison pour lui-même. Le chantier est clôturé et il y a déjà des fondations et une cave où vous pourrez vous abriter. Je vous donnerai une bonne couverture et quelques vivres. Surtout ne quittez pas cette cachette avant que je n'aie persuadé un quelconque ami de vous héberger. Chez moi, vous êtes trop connu.»

Cette panique, injustifiable aux yeux de Buk qui n'avait rien à se reprocher au regard de la loi et qui eût pu se présenter spontanément à la gendarmerie la plus proche, sema néanmoins le trouble chez cet homme déstabilisé par sa situation financière et sa dépendance perpétuelle. Il ne prononça donc aucune parole, n'émit aucune objection, pas même un simple

doute. Cette attitude allait pourtant accroître les préjugés, les soupçons, de l'entourage et principalement des enquêteurs.

Atterré, évitant de croiser Madame Lessire qui l'avait accueilli si vertement, Buk s'assit sur une marche de cave, jetant un regard de compassion envers ses toiles enveloppées comme si elles étaient des êtres vivants qu'il allait abandonner. Monsieur Lessire perçut cette mélancolie qui rendait Buk méconnaissable. Où donc était passé ce touriste disert, talentueux dans le discours en société, jovial, qui avait si souvent distrait les pensionnaires de l'hôtel au cours de mémorables soirées d'été? L'hôtelier était si bon qu'il avait totalement refoulé dans son esprit la dette pourtant conséquente de Buk et, sans hésiter, ce jour-là encore, il invita John à sa table pour le repas du midi. Buk, très gêné, n'osa refuser mais la présence de Madame Lessire à la table pétrifia John Buk et ce repas fut un véritable supplice pour notre Anglais malgré toutes les tentatives de l'aubergiste pour entamer une conversation agréable, étrangère aux préoccupations du moment. L'après-midi fut aussi terne et Buk, malgré une forte envie d'aller contempler du balcon du premier étage le littoral comme il l'avait fait tant de fois, ne parvint pas même à atteindre l'escalier qui y menait et se tapit de la façon la plus anodine qui fût dans un recoin de la terrasse, derrière une potiche placée sur une table basse de fer forgé, favorisant un effacement désiré.

La nuit venue, tels des voleurs, l'hôtelier, Buk, quelques jeunes hommes, marins pour la plupart, transportèrent les tableaux emballés et cachés sous des tenues de pêcheurs. On eût dit qu'ils acheminaient des trésors. Monsieur Lessire avait un sens de l'organisation qu'il ne se connaissait guère auparavant. Il intima à ses complices l'ordre de se disperser pour éviter d'être repérés. Un seul marin, à la dernière minute, fit défection, ayant des doutes sur l'origine ou la destination des tableaux et craignant d'être inquiété. Buk, quant à lui, éprouva un curieux sentiment mêlant l'angoisse d'être découvert, la reconnaissance envers tous ces amis connus ou non et une certaine fierté que l'on attachât tant d'importance à ses tableaux. Il eût pu regretter que ce ne fût pas dans des circonstances agréables que toutes ces précautions furent prises, pour emporter par exemple ses œuvres en un quelconque musée mais cela ne lui vint pas même à l'idée car il pensait un peu que les tableaux des paysagistes s'endormaient, se mouraient, dans les musées, n'étant plus au contact de la nature et n'inspirant aux visiteurs qu'une fade admiration pour un lieu qu'ils ne connaissaient pas forcément et pour un tableau qu'ils oubliaient dans l'instant suivant en observant une œuvre différente. Parfois même ces visiteurs se contentaient de lire le nom de l'artiste et délaissaient tout tableau d'un peintre moins célèbre comme si la notoriété était l'unique preuve du talent. Buk préférait être devant son chevalet peignant quelque maison typique de la côte juchée sur la falaise ou quelque éboulis de rochers au pied de celle-ci lorsqu'un promeneur observait par-dessus son épaule le modèle de l'artiste, présent dans le lointain, et sa fidèle projection sur la toile du peintre. Il se sentait en symbiose avec la nature et son admirateur, en communion avec tous les amants de cette nature personnifiée par la Côte d'Opale. L'air marin, si vif sur la Côte d'Opale, ajoutait une note olfactive à son travail et la falaise de la toile semblait vivre, souffrir sous le ressac des vagues qui s'acharnent à la saper alors que dans les musées les vagues se figent sur un mur sans relief, parmi des tableaux aux sujets tellement disparates qu'il n'existe plus de paysage, des flots enfermés dans un cadre qui étreint leur horizon et dont le vernis rivalise avec celui d'un vaste plancher pour rappeler aux visiteurs qu'ils se trouvent en un monde pictural artificiel. Le bruit des vagues disparaît dans cette salle. Le gardien semble presque endormi, les visiteurs parlent à voix basse et ce ne sont pas les petits craquements du parquet sous les pas des touristes qui apporteront un soupçon de vie. Aucun cri de mouettes au-dessus des flots, de corbeaux au-dessus des collines, de merles dans les peupliers ou les pins du littoral, tout s'est éteint en arrivant dans le musée, sorte de maison de retraite pour les

tableaux des artistes disparus. C'est également cette vie, cette analogie avec le paysage, que les œuvres de Buk emmaillottées dans du vulgaire carton perdaient cette nuit-là. Pourtant, elles allaient bientôt se trouver à bord d'un bateau de pêche de taille importante avant de partir au large, loin, très loin des côtes. Buk avait toujours rêvé de s'installer à bord d'un chalutier, de voguer en pleine mer et d'y déplier son chevalet afin, cette fois, de modifier son horizon qui ne serait plus dès lors le ciel frôlant la mer mais les cieux découpant le rivage.

Une brume plutôt soudaine apporta un soutien inattendu à ces porteurs de la nuit qui craignirent moins d'attirer l'attention. Seul l'éclairage des quais du port risquait de trahir leur discrète progression vers le chalutier qui emmènerait ces toiles problématiques. Buk se sentit soulagé après que ses tableaux eussent été montés à bord et dissimulés au mieux mais il lui fallut les abandonner à des marins peu coutumiers de ces objets à bord d'un chalutier et il songea brusquement aux risques importants de fortes vagues qui endommageraient ces trésors bien qu'ils eussent été installés dans des endroits qui devaient être moins exposés à condition qu'il n'y eût point une exceptionnelle tempête. Les paroles rassurantes d'un vieux loup de mer qui participait à l'embarquement n'atténuèrent pas vraiment son appréhension. Il regrettait presque d'avoir accepté ce stratagème mais lequel eût-il pu concevoir lui-même ? L'évidence de son aliénation lui apparaissait.

Alors, il quitta ses toiles comme on quitte un ami trop vieux que l'on craint de ne plus revoir. Ces tempêtes, qui peuplaient certains de ses tableaux de montagnes de nuages, couleur de cendre, ou de strates aux teintes dégradées qui ne laissaient plus de place pour la plage et la mer écrasées au bas du tableau, n'étaient plus désormais inconsciemment souhaitées par l'artiste mais elles devenaient pour trois semaines environ une hantise, un spectre, une indescriptible psychose. Il ne voyait plus dans son esprit que des marins aux surcoûts ruisselants, le pont d'un chalutier balayé sans cesse par d'énormes vagues telles qu'elles figuraient sur les toiles du peintre japonais Hokusai qu'il avait récemment observées dans une galerie d'Hardelot, les caisses de morues et les filets enroulés près du bastingage totalement délavés. Dans un tel déluge ses peintures ne pourraient que se diluer, devenir un lavis sans prétention figurative, des heures de passion évanescences. Il haïrait alors toutes les tempêtes, les caprices des nuages, les averses et bourrasques des équinoxes, et il ne supporterait plus les tableaux des paysagistes qui se sont complu à peindre des cieux menaçants, des flots agressifs, des chalutiers malmenés, des marins obstinés malgré la pugnacité des éléments.

L'épaisse brume qui figeait le port en cette heure avancée de la nuit le réconfortait un peu l'assurant d'un calme relatif de la Manche, d'une période de grisaille, de nuages diffus et paresseux ne se déversant que sous la forme de fines gouttelettes. L'horrible papier gris qui protégeait ses tableaux devenait désormais à ses yeux un allié efficace pour conserver un espoir de vie, d'éternité à ses peintures.

Buk songeait tellement à ses tableaux qu'il oubliait lui-même. Il n'avait pas cherché Monsieur Lessire en descendant du chalutier et il se demanda si l'abri provisoire qu'il lui avait signifié serait accessible. Alors qu'il marchait sur le quai sans véritable but il devina la silhouette de l'hôtelier qui revenait, malgré l'heure tardive, avec la couverture et les vivres promis. Monsieur Lessire reprocha à Buk de ne point être resté avec lui à la fin de l'opération d'embarquement des toiles et lui expliqua qu'il était allé, non point à Wimereux, comme le croyait John qui, dans sa tourmente cérébrale, n'avait plus conscience des distances, mais chez son fils aîné dans une rue escarpée de Boulogne-sur-mer pour quérir son aide. Surpris par l'arrivée nocturne de son père, le fils aîné ne rechigna pas et posa peu de questions. Il avait croisé Buk dans l'hôtel de ses parents de temps à autre et ne s'en faisait pas une

mauvaise image. Buk découvrit, après une nouvelle marche nocturne, le chantier où il devait se tapir et il s'y installa comme s'il découvrait sa tombe de son vivant. Le fait de se cacher dans cette cave, d'ignorer le paysage environnant, était un peu pour lui les prémices de la mort. Ne plus avoir le droit d'observer ce paysage côtier, même au cœur de la nuit profonde, se résumait en l'annihilation de ses émotions, de son émerveillement, de ses moments de passion picturale. L'hôtelier lui trouverait-il un hébergement plus décent pour un humain, chez un confrère peut-être, chez un ami, Buk en doutait un peu et il appréhendait d'être à nouveau l'obligé d'un inconnu, de son éventuelle famille, l'interrogation de tous ces gens, l'objet de compassion, de mépris peut-être, de ces étrangers, l'image même de l'être inutile, déchu, le modèle du marginal qui surprend, dérange, apitoie ou révolte, qui ne fait plus partie de la société, que l'on a l'infâme droit d'ignorer comme s'il n'avait point ou plus, comme nous tous, un cœur, une sensibilité, de la générosité morale, à défaut d'être matérielle, à offrir, de l'amitié à partager, des espoirs à confier, des inquiétudes à murmurer. Peut-être le désespoir de Buk atteignit-il son paroxysme cette nuit-là ou les jours suivants. Sa fatigue physique s'accroissait et lorsque, cinq jours plus tard, le fils de Monsieur Lessire arriva sur le chantier, il découvrit un homme prostré, les yeux hagards, toussant sans cesse. Buk lui-même ignorait s'il avait eu un malaise au cours de la dernière nuit. Il venait de perdre la bataille, d'échouer dans ce combat contre une situation matérielle misérable, inextricable, dans laquelle il s'était enfermé, dans sa résistance aux circonstances qui voulaient lui ôter sa dignité. Il sombrait dans un ténébreux mutisme, lui qui était jadis si volubile, dans la négligence vestimentaire, lui qui était si coquet, dans une apathie désabusée, lui qui présentait une allure presque précieuse, dans l'indifférence aux choses matérielles, aux êtres, même à cette région de la Côte d'Opale alors que le chalutier emportant ses toiles lui avait dérobé, semblait-il, tous les paysages qu'il avait tant aimés. Il ne lui restait rien, excepté un insipide souffle de vie, d'une vie presque végétative à présent. Malgré les risques relatifs à ses tableaux et aux suspicions hypothétiques des enquêteurs, Buk dut accepter l'arrivée des secours que le fils Lessire avait appelés, inquiet de l'état physique et mental de ce clochard insolite.

Après deux ou trois jours d'examen médicaux à l'hôpital de Boulogne-sur-mer, Buk fut emmené au sanatorium de Camiers. Il y retrouva peu à peu le goût d'un visage bien lavé, d'un vêtement soigné, d'un véritable repas, d'un lit, d'un toit. Peut-être était-ce la fois où le confort matériel lui apparaissait si précieux. Quant à son mental, les cadres accrochés dans la chambre qu'il partageait avec trois autres pensionnaires ou ceux exposés sur les murs des couloirs finirent par attirer son regard. L'un d'eux représentait une calanque proche de Marseille. Buk l'observa longuement. Ce tableau ne lui déplaisait pas mais il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose. Il en parla même à ses compagnons de chambre, davantage préoccupés de l'état de leurs poumons que de ce décor méditerranéen, et il voulut leur faire comprendre que ce tableau manquait de réalité à ses yeux parce qu'il ne l'avait pas vu vivre. Il ne l'avait pas peint lui-même ; il songeait à l'artiste à l'origine de cette toile et supposa qu'il avait imprégné celle-ci non seulement des formes, des couleurs de cette nature méridionale, mais également des senteurs des herbes de la garrigue, du bruit des vagues s'engouffrant dans cette calanque, du frisson de la brise ou du pincement du mistral. Mais, n'étant point l'artiste auteur de ce tableau, c'est tout cela qu'il ne percevait pas dans cette œuvre et que le peintre à l'origine de la toile avait probablement ressenti. Il fut si loquace au sujet de cette peinture qu'il finit par éveiller la curiosité d'un autre malade qui avait entendu parler du faussaire d'Hardelot. Fut-ce une coïncidence, on ne le sut jamais, mais toujours est-il que trois jours plus tard deux gendarmes se présentèrent au sanatorium. On alla quérir Buk et il se rendit au parloir où deux ou trois chaises et une petite table sentaient davantage la cire que le bois qui

leur avait donné naissance. On interrogea l'infortuné sur son identité, ses origines, sa situation, ses déboires financiers, et puis l'on en vint à la peinture.

John Buk crut aussitôt que ses toiles dissimulées sur le chalutier avaient été découvertes mais pour éviter des ennuis à Monsieur Lessire et aux marins il préféra n'en pas parler et attendit des questions plus précises des gendarmes. En fait, les toiles aux signatures empruntées à des noms d'artistes célèbres étaient bien loin de la Côte d'Opale et le seul risque qu'elles couraient pour l'instant était celui d'emprunter une odeur caractéristique aux poissons qui s'accumulaient dans les caisses car la pêche battait son plein. Buk ignorait que le tableau qu'il avait offert à Monsieur Lessire et qu'il avait signé, de façon exceptionnelle, de son propre nom, avait été saisi chez l'hôtelier car les gendarmes, suite à une indiscretion qui resta secrète, avaient appris le goût de Buk pour la peinture de même que son attirance pour le casino et la ruine qu'elle avait engendrée. Leur enquête leur avait fait découvrir l'endroit où il avait connu tant de jours agréables, l'hôtel de Wimereux. Monsieur Lessire, ayant pensé que ce tableau signé du nom de son véritable auteur ne pouvait paraître suspect, n'avait pas jugé utile de l'ôter de sa propre chambre pour l'embarquement clandestin. Buk n'en savait donc rien d'autant que les toiles soustraites aux éventuelles perquisitions étaient déjà enveloppées de papier cartonné lorsque John découvrit le scénario imaginé par l'incroyable Monsieur Lessire. Les gendarmes, qui avaient visité d'autres hôtels dans le but de découvrir des toiles frauduleuses récemment vendues, remarquèrent ce tableau de Buk et s'en saisirent pour besoin d'expertise. Ce jour-là ils avaient harcelé les Lessire, les pressant de questions plus embarrassantes les unes que les autres si bien que, sans parler des autres tableaux, Madame Lessire leur apprit l'hospitalisation de Buk au sanatorium de Camiers. Jamais cependant elle ne manifesta de l'hostilité envers son ancien pensionnaire et n'évoqua guère la dette qu'il n'avait pu leur régler. Monsieur Lessire apprécia beaucoup cette attitude de son épouse pensant qu'il eût été incorrect d'accabler davantage cet infortuné. Les gendarmes avaient des doutes cependant car ils ne pouvaient imaginer que Buk n'ait peint que ce tableau et ils souhaitaient savoir ce qu'il avait fait des autres.

Quand ils interrogèrent donc Buk, au parloir du sanatorium, celui-ci essaya de leur faire croire que sa santé défaillante avait mis à mal sa mémoire et il avoua avoir peint de nombreuses autres toiles, qu'il en avaient données à diverses personnes, se refusant toujours à les vendre, et que ces œuvres n'étaient point des copies de tableaux de maîtres. Comme il ne pouvait évidemment pas donner des noms d'acquéreurs ni indiquer quelque adresse, les soupçons se firent plus menaçants. Certes ils n'avaient aucune charge, aucune preuve précise, contre Buk et ils ne pouvaient prolonger cet interrogatoire, mais cette pression exercée sur Buk qui était encore assez faible le déstabilisa de nouveau. La nuit suivante, ses compagnons de chambre l'entendirent geindre ou délirer dans son sommeil. Le malade, qui avait déjà éprouvé des soupçons sur ce curieux patient du nom de Buk, se dit que cette anxiété corroborait ses doutes et résultait probablement de l'inquiétude que Buk avait que l'on ne découvrit quelque acte délictueux.

Les jours suivants, la monotonie des journées passées en sanatorium redevint la règle. De temps en temps, Buk regardait par la fenêtre de la chambre qu'il partageait avec des pensionnaires dont il devinait difficilement les sentiments qu'ils éprouvaient vraiment à son égard. La curiosité, voire la méfiance, l'indifférence plus que l'hostilité, semblaient réelles bien plus qu'un début d'amitié. Il est vrai, se disait-il, que leurs souffrances et le peu de jours vécus ensemble ne pouvaient entraîner une amitié réciproque débordante ; de plus, la maladie provoque souvent un repli sur soi, un détachement des autres êtres. John en faisait l'expérience. Par cette fenêtre qui eût dû permettre l'évasion, le rêve, Buk, hélas, ne pouvait

apercevoir la côte, pas même les collines surplombant Dannes et Camiers, mais une courette étroite, située entre les bâtiments de l'hôpital comportant d'autres chambrées, de même que les cuisines où John distinguait le personnel dans sa tenue d'un blanc qui eût par sa pureté fait pâlir d'envie les plus belles marguerites des champs. Il songeait alors aux cuisines du Grand hôtel de Camiers où il avait séjourné les premières années quand il migrerait chaque été et qu'il pouvait alors également observer de sa chambre. La nostalgie envahissait tout son corps et ce n'étaient pas les discussions plutôt banales de ses voisins de chambre qui auraient pu le divertir. Avec une certaine condescendance, qu'il retrouvait à mesure que sa forme physique s'améliorait, il toisait ces derniers et s'imaginait alors qu'il était le seul être vraiment cultivé de cette chambre, de ce dortoir, du sanatorium peut-être. N'ayant plus de soucis matériels, du moins le croyait-il, il manifestait à nouveau son caractère trop imbu de lui-même, affectant une suffisance qu'il eût dû bien vite amoindrir compte tenu des soucis financiers qui risquaient de revenir si la guérison totale ou partielle le contraignait de quitter les lieux.

Or, quelque temps plus tard, en une seule et même journée, les événements allaient se précipiter. Il y eut tout d'abord un examen pulmonaire qui ne lui laissa plus d'espoir véritable de guérison bien que le médecin ne lui eût pas avoué toute la vérité. Dans la même matinée, un courrier, que Monsieur Lessire lui avait fait parvenir lui arriva de Londres. Sa petite sœur était donc au courant de sa ruine mais ignorait bien sûr son hospitalisation. Avec autant de bonheur que d'appréhension, John ouvrit cette lettre. Elle ne contenait pas même un reproche et sa sœur lui annonçait une rapide visite, pensant le trouver à l'hôtel de Wimereux, et lui mentionnait qu'elle amènerait suffisamment d'argent, bien économisé, qui lui permettrait de repartir avec elle en Angleterre. Elle sous-entendait les difficultés rencontrées auprès de son époux mais elle prétendait avoir été très habile, très convaincante, usant même de l'influence de sa belle-mère, une fort brave femme qui avait toujours considéré Elisabeth comme sa fille car elle en appréciait le courage et le dévouement. Buk fut visiblement très ému en lisant ce courrier et on le surprit même à en embrasser la signature en signe d'affection, de reconnaissance infinie. Très vite, il envoya une brève missive à Monsieur Lessire car Elisabeth ne connaissait que cette adresse où rencontrer son frère.

Hélas, la journée n'était pas terminée et une autre nouvelle s'invita dans le sanatorium, transmise par le journal qui était déposé dans la salle commune afin que les malades ne fussent pas coupés totalement du monde extérieur. Très vite, l'air satisfait, triomphant de torturer un peu plus son voisin de chambre, Gaston, le malade soupçonneux, offrit à Buk le journal, prenant bien soin de lui présenter à dessein la seconde page dont le premier article, intitulé « Une incroyable cargaison ! » évoquait le retour du chalutier, accueilli par les gendarmes qui exigèrent des marins la remise des tableaux qui étaient restés emballés comme au premier soir. Il était question d'un marin, sollicité pour charger le bateau de ces étranges paquets, qui aurait refusé de le faire et aurait décidé d'avertir les enquêteurs. Ayant eu un différent avec un jeune Anglais, son rival en amour, l'année précédente, il en gardait une aversion autant stupide que tenace envers tous les Britanniques dont Buk, hélas pour lui, était un concitoyen. Les autres marins déplorèrent cette trahison. Furieux envers ce judas, leur capitaine l'accusa de trahison et dit à chacun que ce piètre individu espérait sans doute une récompense financière. Ils escomptaient lui en donner une de toute autre nature. La police maritime ne trouva pas utile dans l'immédiat de poursuivre les marins et elle confia aux gendarmes la suite de l'enquête. Voilà pourquoi Buk fut convoqué au parloir dès le lendemain. Il devinait bien qu'il ne pouvait être déjà question de la venue de sa sœur mais il ne s'attendait guère en descendant l'escalier à retrouver nos deux gendarmes. Il sentit ses jambes fléchir et il eut davantage l'air d'un coupable démasqué que celui d'un innocent prêt à se défendre. Les questions furent très précises cette fois. Il ne put nier avoir peint ces

tableaux, avoir participé à leur dissimulation, bien qu'il ne citât jamais Monsieur Lessire dont les gendarmes, toutefois, ne semblaient hélas plus rien ignorer, mais, lorsque les forces de l'ordre lui demandèrent la raison pour laquelle il avait signé ces tableaux de noms d'artistes connus, il ne sut que bredouiller n'ayant aucune véritable explication à cette attitude que d'aucuns trouvaient puérite. Il répéta plusieurs fois qu'ils ne pourraient jamais trouver de potentiels acquéreurs de ces tableaux peints uniquement pour le plaisir, par admiration pour la Côte d'Opale mais l'un des gendarmes le regardait constamment d'un air narquois ce qui finit par l'exaspérer. Pour la première fois il perdit le flegme traditionnel des britanniques et retrouva sa langue naturelle pour jurer, pour maudire ces gendarmes, voire pour les injurier. Fort heureusement, ces derniers ignoraient les finesses de la langue anglaise surtout dans ses jurons ou expressions discourtoises. Ils n'y entendirent donc que de la colère ce qui en soi n'était guère répréhensible aux yeux de la loi. Ne le croyant donc pas, ils accordèrent à Buk vingt-quatre heures pour réfléchir et promirent de revenir l'écouter, avec l'éventualité d'un mandat d'arrestation.

Buk n'osa pas leur demander où ils avaient déposé ses tableaux, s'ils en avaient pris soin. Il en fut énormément éprouvé. Comment pouvait-on être si insensé pour persister dans de tels soupçons ridicules se répétait-il. Il eut une brève pensée pour Monsieur Lessire et craignit que des poursuites ne s'engagent contre lui. « Je le défendrai » se disait-il, retrouvant l'âme courageuse, hardie et naïve d'un enfant prêt à affronter n'importe qui, au moins dans sa tête, ses chimères. Certes, Madame Lessire, pensa-t-il, se chargera de défendre son époux en imputant probablement à lui-même, à juste titre il est vrai, toute la responsabilité de cette affaire. Quels arguments aurait-il pour se défendre ? Suffirait-il d'expliquer au juge les raisons de sa faillite, les moments de détresse, de dénuement, la grandeur de Monsieur Lessire, les secours et la générosité de ces familles humbles, le soutien de sa sœur qui savait qu'en toute circonstance il refuserait la malhonnêteté pour sortir de l'ornière ?

Tandis que ses compagnons de chambre, terme qui ne convenait qu'à certains d'entre eux, s'étaient assoupis, il usa de la présence d'une lucarne bienveillante à la clarté de la pleine lune pour essayer de rédiger un discours, sa plaidoirie, n'imaginant pas un instant un avocat capable de le faire pour lui. Que pouvait comprendre un avocat, un homme de loi, à cet amour des paysages, de la nature, lui tellement habitué à naviguer dans les délits, les préjudices, à parler argent là où le mot est étranger, à parler réparations matérielles là où le rêve seul existe, à parler prison là où la liberté ne se quémande pas ? Buk, un peu trop lyrique sans doute, parlant de lui-même à la troisième personne, commença à écrire ces quelques mots dont son inconscient, peut-être, usait pour le reconforter, l'aider à supporter une épreuve, fort injuste selon lui:

« Monsieur le juge, Mesdames, Messieurs, certes, vous avez devant vous un aventurier du jeu, un homme sans volonté, sans retenue lorsque le casino le happait. Cet homme, Mesdames, Messieurs, était un certain Buk, le joueur, celui que chacun méprisait sans le lui avouer et que je méprise également aujourd'hui. Depuis quelque temps déjà, cet homme, ce Buk, l'insensé joueur, je ne l'aimais plus et j'avais décidé de le remplacer par John Buk, le peintre, amateur certes, mais tellement sincère, totalement subjugué par les paysages de cette superbe région de la Côte d'Opale. Sans doute reprocherez-vous au premier, à Buk le joueur, d'avoir dilapidé son patrimoine, ses économies. Bien sûr, il arguera qu'étant célibataire il pouvait à dessein user de sa fortune. Songeait-il cependant aux sacrifices de sa sœur toujours prête à se priver pour l'aider financièrement ? Son égoïsme sordide me répugne aujourd'hui autant qu'il vous indignera. Pourtant, croyez-vous qu'il n'en souffrît jamais ? Au fond de lui-même, il détestait ce triste personnage qu'il était, ou plutôt qu'il avait été. Le Buk du casino

fut de plus en plus remplacé par celui du chevalet, cet amoureux d'un coucher de soleil sur la mer, ce collectionneur de paysages qu'il reproduisait instantanément sur une toile de peur de ne plus en voir de tels, de ne plus en avoir que quelques confus souvenirs dans les années à venir. Dès qu'une image côtière le séduisait, il se précipitait vers son chevalet. Personne ne savait le difficile combat intérieur qu'il menait de plus en plus contre l'attrait du casino. Même ce dernier soir où il se ruina il était parti au Touquet sans en avoir réellement envie. Certes il n'eut aucune réticence à miser beaucoup, beaucoup trop, cette dernière nuit de frénésie. Mais sans doute le fit-il par vanité, craignant de paraître faible, couard, aux yeux des autres joueurs qu'il côtoyait souvent. Sans doute aussi croyait-il que sa bonne étoile brillerait encore cette nuit-là. Hélas elle était éteinte définitivement. Plus que l'étoile de la bonne fortune que Buk attendait vainement, John Buk découvrait progressivement les véritables étoiles, celles d'un ciel d'été abandonné par les nuages. Il venait même d'en éclairer un paysage qu'il avait déposé, élément par élément, sur sa toile, à l'aide d'un pinceau qu'il tenait si délicatement qu'on eût dit qu'il évitait de friper la corolle d'une fleur en la tenant dans la main. Ce n'était point un endroit précis de la Côte d'Opale qu'il venait d'immortaliser à l'aide de sa palette gourmande de couleurs si nuancées, si recherchées, afin de ne négliger aucune touffe d'ajoncs, aucune plume de mouette, aucun rocher coiffé de goémons, aucune pente de falaise ravinée et ravivée tout à la fois, aucune plage exhalant une légère brume.

Oui, le Buk de la roulette, du poker, était en train de disparaître et le John Buk des paysages à représenter, l'homme que j'étais en train de devenir, prenait progressivement sa place, mais il était tard, trop tard, pour éviter la catastrophe financière, le déshonneur, le risque de ne plus goûter les charmes de la Côte d'Opale. J'aime en effet chacune des stations balnéaires, chaque arrière-pays qui évite à sa voisine de la copier, car elles ont toutes leur personnalité, basse ou escarpée, rocheuse ou sablonneuse, sauvage ou aménagée. Je les connais toutes et je me disais même qu'en mon Pays noir anglais, au cœur de Newcastle, au soir de ma vie, je pourrais les voir toutes sur mes toiles, m'y promener en pensée, y rêver, y retrouver les sentiments qu'elles me firent éprouver, m'y noyer enfin pour achever ma vie avec elles. J'avais envisagé parfois de me peindre sur l'une de mes toiles, mais j'avais tellement peur de souiller, en marchant, le sable blanc de Merlimont, de glisser sur un rocher d'Equihen et d'effaroucher les mollusques accrochés à ses flancs, d'attirer l'attention de celui qui verrait cette toile plus que le paysage lui-même alors que je souhaitais tellement m'effacer. Aussi ai-je résolu de n'apparaître jamais dans mes œuvres. Plus rien d'autre ne comptait désormais pour moi.

C'est pourquoi, lorsque de fausses accusations pesèrent sur moi, j'eus tellement peur de perdre mes toiles que j'acceptais l'idée de les éloigner quelque temps au risque d'éveiller des soupçons inconsidérés. Je comprends, Monsieur le juge, que la signature des tableaux ait intrigué les enquêteurs et vous-même. Ce n'était point pour usurper des noms d'artistes unanimement reconnus, ni pour faire croire à des œuvres de ces artistes alors qu'il eût été enfantin de discerner la supercherie, mais avec une sorte de dérision, sachant bien que je n'aurais jamais le talent de ces maîtres et que de si grandioses paysages méritaient mieux pour les représenter qu'un peintre amateur tel que moi, je décidai dans un premier temps d'offrir ces paysages aux pinceaux fictifs de ces artistes. Et puis, cela m'amusa de jouer les Seurat ou les Böcklin et je continuais donc cette petite fantaisie, cette innocente gaminerie. »

John Buk venait d'écrire un joli discours, une habile plaidoirie, c'était du moins ce qu'il pensait, mais ne serait-il pas le seul à la relire jamais. Il n'avait qu'une idée imprécise d'un interrogatoire approfondi chez un juge d'instruction, de perquisitions éventuelles, d'une salle d'audience où les mots poétiques n'existeraient pas et laisseraient la place à un jargon

judiciaire. Une fois de plus, il semblait en dehors de la réalité. Ses arguments s'adresseraient au cœur, à l'âme, à la sensibilité mais en aucune façon à la raison, logique, implacable, insensible. Les soupçons reposaient sur peu de choses mais sa défense n'avait pas d'assise plus ferme.

John Buk alla se coucher après avoir rangé ce manuscrit dans la table de nuit davantage destinée aux médicaments et aux objets à vocation médicale.

Une semaine plus tard, John Buk fut une nouvelle fois demandé au parloir. Comme il imaginait distinguer au bas de l'escalier la silhouette des deux gendarmes venant l'arrêter sans preuves mais débordant de présomptions, il faillit même descendre avec son plaidoyer rédigé l'autre soir. Mais il eut quand même le réflexe de ne point se munir de ce texte qui, aux yeux des représentants de la loi, pourrait sembler un implicite aveu de culpabilité. En réalité, une quinte de toux, ce qui lui était coutumier désormais, signala son arrivée au visiteur qui l'attendait au bas de l'escalier, à la porte du parloir. Petite, vêtue d'un manteau d'un bleu couleur orphelinat trop long pour elle, tenant un petit paquet grossièrement emballé, qu'elle tenait de la main droite alors que sa main gauche ôtait un gros bonnet de laine grise découvrant ainsi des cheveux d'une teinte rousse, un peu lustrés, Elisabeth était là. Lorsqu'elle s'écria « John, John ! » avec un cri d'amour irréfutable, ce dernier chancela de bonheur et d'émotion et se retint à la rampe de l'escalier. Une embrassade longue et chaleureuse s'ensuivit et nos deux citoyens britanniques s'enfermèrent dans le parloir ; ils avaient tant de choses à se dire ! John Buk, les jours suivants, n'en confia jamais la teneur à quiconque, pas même au curé de Camiers qui désormais venait souvent le voir dans sa chambre d'autant que leurs bavardages les enchantaient tous deux et revêtaient des thèmes fort divers allant de la littérature romantique à la métaphysique en passant par la peinture flamande ou italienne ce qui était si différent des propos anodins, répétitifs, de ses voisins de chambrée, relatifs aux intempéries, aux catastrophes mentionnées dans le journal, aux soucis de santé quotidiens pour chacun d'entre eux. Lors de ces visites du prêtre, John Buk avait réellement l'impression de vivre, d'oublier voire de quitter un univers morbide qui s'achevait souvent pour les pensionnaires par une discrète arrivée dans l'enclos du repos éternel, le petit cimetière de Camiers. Comment Buk avait-il conté à sa sœur ses semaines difficiles qu'il venait de traverser, comment celle-ci avait-elle réagi à ses propos, nul ne le sut jamais. Après une heure, peut-être deux, d'entretien au parloir, ce jour-là, Buk était sorti de cette pièce l'air abattu, tenant à son tour le paquet mal enveloppé, une boîte de sucreries qu'Elisabeth lui avait apportées, et ayant enfilé dans la poche de sa veste de pyjama, qu'il quittait rarement désormais, une enveloppe qui dépassait un peu et qui contenait un peu d'argent que sa sœur venait de lui remettre. John Buk ne repartirait pas avec elle. Avant de rencontrer son frère, Elisabeth s'était entretenue avec le directeur du sanatorium et celui-ci lui avait fait part de la gravité de l'état de santé de Buk et du danger qu'il y aurait à le faire voyager vers Newcastle. Sa bronchite, qui était née dans ses poumons pendant la première guerre mondiale, la seule période de sa vie où il ne put séjourner sur la Côte d'Opale et dont il préférait ne plus jamais parler, s'était aggravée notamment ces dernières semaines où il lui était arrivé si souvent de dormir dehors quels que fussent l'aigreur du vent, l'impact de la bruine, la densité du brouillard. John Buk, qui pourtant adorait cette région, était fort attristé d'y rester désormais. Il faut dire que non seulement il serait privé de la tendresse de sa sœur dont il avait toujours eu conscience, certes, mais qu'il trouvait infinie en ce jour, mais son hospitalisation au sanatorium le privait également des paysages de la Côte d'Opale, le confinait dans une chambre sans fenêtre tournée vers l'extérieur, vers les collines, dans un réfectoire dont les baies vitrées, pourtant vastes, laissaient voir uniquement une cour et un petit parterre de bégonias ou de pensées selon les saisons, dans un dédale de couloirs et d'escaliers

artificiellement garnis de cadres dont Buk regrettait les thèmes désuets, les tons d'une seule gamme, les formes figées. Il se sentait infiniment loin du rivage où les pêcheurs de crevettes déambulent armés d'immenses haveneaux, loin du port où les mareyeurs se pressent à l'heure de la criée, loin du phare si précieux en ces paysages où la brume semble nécessaire pour atténuer des tons trop vifs, trop agressifs, et pour disperser un peu de mystère sur les choses et les gens. John Buk se dit même qu'il n'eût pas été plus malheureux à Newcastle, même au cœur d'un coron, puisqu'il était à jamais privé de tout paysage. Certes il aurait pu peindre à l'aide de ses souvenirs mais il avait toujours aimé se confondre avec le paysage, l'épouser avant que de le peindre. Un jour, néanmoins, il se mit devant un chevalet que le directeur lui avait prêté, plutôt par curiosité que par gentillesse car il était d'un naturel plutôt froid, insensible, du moins en apparence, aux souffrances des pensionnaires, aigri probablement par sa fonction dans cet entourage peuplé de pyjamas tristes, rayés, constamment souillés malgré la bonne tenue de cet hôpital, dans cet univers javellisé. Buk peignit ce jour-là, empruntant son modèle à sa mémoire et à ses émotions d'autrefois, un couple de vieux Etaplois, revêtus de leurs costumes traditionnels, assis sur un banc au bord du quai, proche de la mise à la mer des chalutiers réparés ou construits par les charpentiers de navires. Buk écrivit au bas du tableau avec un pinceau, ou plutôt une brosse, badigeonnée de noir, le mot « Merci » qu'il accompagna de sa véritable signature. Sans doute était-ce un remerciement général, presque anonyme, à tous ces braves gens de la Côte d'Opale qui lui avaient apporté tant de réconfort moral et physique même si la faiblesse de caractère de certains, rares en vérité, le manque de réflexion de quelques autres, la suspicion ou la délation de très peu d'entre eux, le plongeaient dans une tourmente judiciaire à laquelle il était étranger. John proposa au directeur d'accrocher ce tableau dans sa chambre commune mais ce dernier, bien qu'ayant acquiescé, laissa les jours suivants cette œuvre sur une table inoccupée du hall avant de déposer celle-ci dans une buanderie lorsque la rumeur au sujet d'un faussaire lui parvint. Buk n'osa jamais lui rappeler sa promesse d'autant qu'il ne semblait pas très satisfait de son tableau dont les coloris n'étaient point à son goût, par manque de temps pour obtenir sur la palette les véritables couleurs qu'il souhaitait faire naître, allant même jusqu'à imputer à cette palette la raison de la médiocrité de son ouvrage, sachant bien que cette palette prêtée par le directeur était pour ce dernier uniquement un objet nécessaire pour effectuer un tableau, qui ne serait en réalité qu'un meuble complémentaire, suspendu dans un intérieur afin de ne pas laisser nue une cloison, voire un moyen de dissimuler une imperfection du revêtement d'un quelconque mur. Buk en était amer mais son état physique s'emparait régulièrement de son esprit pour lui imprimer des souffrances qui n'avaient rien à voir avec les sentiments d'un artiste floué.

John n'avait pas douté un seul instant de la sincérité des propos de sa soeur et il acceptait donc sa décision de repartir seule en Angleterre. Sans trop le lui montrer, elle éprouva au moins autant de tristesse, de douleur, que lui-même, en quittant en solitaire le sanatorium. Elle ne put chasser de son esprit cette terrible évidence, celle de ne plus revoir vivant son frère très probablement. Elle ne pourrait sans cesse effectuer ce voyage faute d'argent malgré tous ses efforts et faute de temps car elle travaillait énormément. John, en plaisantant jadis devant son beau-frère qui n'appréciait guère sa désinvolture, répétait souvent à sa soeur qu'elle était la besogneuse fourmi de La Fontaine et qu'il était l'insouciant cigale bien qu'il ne chantât guère. Désormais cette comparaison mettait en évidence la manière inconsidérée dont John avait vécu de nombreuses années et son oisiveté ne pouvait plus trouver de prétexte pour se dissimuler, pas même une vie d'artiste.

Trois ou quatre semaines plus tard, Buk reçut un courrier dont l'enveloppe présentait trois lignes parallèles, aux couleurs du drapeau français, et Buk pressentit rapidement qu'elle provenait des services de gendarmerie. Malgré quelques termes techniques qu'il ignorait dans

son usage de notre langue, il comprit sans équivoque la teneur de ce courrier. Il était heureux, comblé, mais également très nerveux, fébrile, à la lecture de cette missive. Le véritable faussaire ayant été arrêté, John Buk était totalement disculpé mais on exigeait de lui qu'il allât récupérer ses tableaux qui étaient de retour dans la gendarmerie après le minutieux examen qu'ils avaient subi chez un expert. Buk se demandait s'ils n'avaient pas souffert au cours de ces investigations policières et il ignorait comment il pourrait reprendre les fruits de son travail artistique. Il en parla au curé qui vint justement ce jour-là et celui-ci lui promit de s'en charger avec des jeunes gens du patronage. Un autre problème se poserait ensuite car Buk ne savait où il pourrait conserver ses toiles. Il n'envisageait pas de les restituer à Monsieur Lessire se demandant s'il prendrait ce geste pour une grande marque de reconnaissance ou s'il préférerait ignorer ces tableaux, voire Buk lui-même, suite aux ennuis qu'il avait pu lui causer. Peut-être pouvait-il le lui proposer par écrit mais en attendant une réponse il n'aurait aucune solution pour mettre en sécurité ses travaux si ce n'était la salle de patronage de Camiers mais le prêtre n'y tenait pas car il avait besoin de place pour accueillir de futurs mariés et leurs proches et pour permettre aux personnes qui assisteraient le surlendemain aux obsèques d'un ancien notable de la commune de s'y rassembler après les funérailles. Doutant du désir du directeur du sanatorium de modifier la décoration de ses locaux, Buk préféra ne pas lui offrir ses toiles à cette fin. Sans doute séjourneraient-elles dans la buanderie où les jours de nettoyage imprégneraient les tableaux de l'odeur du savon noir et d'une brume moite s'échappant des lessiveuses. Il n'était guère envisageable pour notre peintre d'exposer ainsi ses peintures à de tels désagréments. Devinant son embarras qui croissait jusqu'à l'angoisse, le prêtre lui suggéra une idée qui pût à la fois mettre les toiles à l'abri et leur trouver une destination future. Sachant que Buk voulait principalement que d'éventuels acquéreurs de ses tableaux fussent ou devinssent de véritables amateurs de la Côte d'Opale et qu'ils fissent partie de ces personnes pour qui les œuvres d'art ont un caractère presque sacré, le curé proposa à John de demander dans chaque école de Camiers et de la région la possibilité d'héberger quelques tableaux qui seraient ultérieurement offerts aux élèves qui écriraient le plus beau texte sur la mer, celle de la Côte d'Opale. Surpris d'une telle suggestion, John Buk ne répondit pas tout de suite à l'abbé mais il songea très vite qu'un enfant amoureux de la mer ne pourrait qu'aimer un tableau la représentant et que recevant un prix, si original par son aspect, il ne pourrait qu'y attacher une grande importance et exigerait de son entourage que l'on en prît grand soin. Ce projet séduisit alors le vieil homme. Il s'imagina un instant, lui qui était resté célibataire, dans l'habit d'un grand-père, peut-être même d'un Père Noël, offrant aux enfants un superbe cadeau, une parcelle de son cœur, de sa vie. Après avoir envisagé avec le curé les modalités de cette organisation, à condition que le prêtre réussisse à convaincre les directeurs d'école des alentours du bien-fondé de cette initiative, Buk se remémora un détail, celui qui le harcelait à présent, la fausse signature de ses tableaux. Comment pouvait-il offrir aux enfants des tableaux aux signatures empruntées aux artistes renommés ? De plus il ne pouvait se faire à l'idée que ses œuvres iraient directement de la gendarmerie aux écoles des environs sans qu'il ne les vît une dernière fois. Alors, une idée que beaucoup trouverait insensée et irréalisable, germa dans sa tête. Il expliqua donc au prêtre qu'il faudrait que chaque tableau lui fût alternativement et provisoirement confié, par les directeurs d'école par exemple, afin qu'il masquât la signature abusive et la remplaçât par ses simples initiales. Il serait nécessaire qu'on lui prêtât le matériel adéquat et que le directeur de l'hôpital n'y vît aucun inconvénient. Mesurant la gravité de l'état physique de John, le prêtre fut résolu à affronter des montagnes, en l'occurrence des hésitations, des réticences, des refus polis, des sarcasmes peut-être, pour apporter un immense bonheur à John Buk. Avec une incroyable ténacité et une habileté phénoménale dans l'art de la persuasion, le curé obtint l'accord des écoles de diverses communes côtières et ce fut le souci du transport, de l'acheminement des tableaux, qui fut le plus coriace. Toutefois, le prêtre, qui retrouvait l'énergie du jeune

séminariste, parvint à trouver des volontaires, des possesseurs de vélos et carrioles ; il convainquit même un agriculteur du Boulonnais d'employer son cheval, à la robe si caractéristique, pour véhiculer des tableaux dans une charrette remplie d'ordinaire de paille ou de pommes de terre aux arômes reconnaissables aisément. Le directeur de l'hôpital, qui supposait trop hâtivement que Buk commençait à déraisonner, lui accorda l'extrémité d'un vaste couloir afin qu'il s'y installât pour corriger ses tableaux. John Buk devint un peu l'attraction pour les autres malades, pour ceux qui pouvaient encore déambuler dans les locaux. Buk lui-même dut certains jours se résoudre à garder la chambre, toussant énormément et souffrant davantage encore de ne point rejoindre son chevalet. Il craignait ces jours-là que quelqu'un n'abîmât le tableau en attente, appuyé contre le mur du couloir. C'était cette angoisse qui l'avait assailli lors de l'arrivée d'une première toile. Bien qu'ayant perdu les précieux emballages destinés à les protéger lors de l'embarquement sur le chalutier, ses tableaux n'avaient pas souffert et depuis leur découverte les gendarmes semblaient avoir veillé sur ces œuvres d'art, d'un art amateur certes mais non dénué de qualités intrinsèques. Les premiers tableaux que Buk retrouva représentaient respectivement le Fort d'Ambleuse et le Cap Blanc nez. John Buk, quoique tremblotant un peu, retrouva ses anciens réflexes de peintre, ses doigts de magicien. Il retrouva également les mêmes exigences qu'il avait envers lui-même quant aux coloris qu'il devait créer puis étaler. Il fallait que l'ancienne signature disparût entièrement, qu'elle se fondît dans le paysage, qu'elle devînt un bloc de craie, une pierre du Fort, en ce qui concernait ces deux toiles. Il n'était guère aisé de deviner si Buk admirait sa toile, sa trouvaille récente, ses propres talents ou le paysage qui reprenait vie à ses yeux. Ceux-ci semblaient même scruter l'horizon comme si quelque bateau inattendu devait surgir sur la toile, comme si quelque pêcheur coiffé du suroît devait s'égarer soudainement en son tableau, comme si quelque vague plus hardie que ses voisines devait projeter quelques bulles d'écume blanche qui ruisselleraient alors sur l'ouvrage de l'artiste. Était-ce par dérision, par humour, par une attitude qui n'avait plus rien de logique que Buk tendait parfois l'oreille contre ses tableaux et prétendait aux pensionnaires du sanatorium, admirateurs béats, qu'il était capable d'entendre le ressac entraînant graviers, cailloux maculés de sable, galets qui s'é moussaient, se vitrifiaient au cours du temps ? L'incrédulité des malades présents dans cet atelier improvisé ne perturbait pas ses naïves affirmations, ses allégations infantiles, son étonnante conviction. Buk, malgré diverses interruptions dues à sa maladie, travailla avec ardeur ou plutôt s'amusa avec courage, éprouva un intense bonheur en parcourant du pinceau chaque plage, chaque sentier, chaque petit port de pêche de la Côte d'Opale, et il y cheminait ainsi à n'importe quelle heure et par n'importe quel temps, car il avait par ses peintures accordé l'éternité à une mer rivalisant de vacarme avec le vent tempétueux d'une nuit de Novembre, à une plage de sable humide et granuleux qui ne s'achevait jamais plus à marée basse un matin d'équinoxe, à un ensemble de petites maisons s'accrochant du mieux possible à la pente d'une falaise pour ne point s'écrouler sur des amas rocheux et moussus, à un phare aux rayons tournoyant à intervalles minutieusement réguliers n'offrant aux marins qu'un segment de la côte, qu'un secteur du ciel, afin qu'ils puissent mieux orienter leur embarcation, à un ferry à la jeune coque blanche et aux cheminées fumantes laissant derrière lui un vaste sillage agité s'étalant comme la traîne d'une robe de mariée. Chaque tableau fut pour Buk une touche de son passé qui ressuscitait . Il était émerveillé de remonter ainsi le temps mais certaines toiles lui donnaient une furieuse envie de fuir ce sanatorium, cette prison sanitaire, d'aller revoir ces paysages marins et il osa même en parler au médecin. Hélas, les jours de brume se succédaient sans cesse en cette période de l'année et le médecin refusa formellement que John sortît, même pour peu de temps. Le rideau tombait. Buk eut envie de peindre un nouveau tableau, un tableau noir, totalement noir, une nuit sans fin, sans espoir de jour, de clarté, d'aurore, uniformément muette, sans vie, sans cris, un paysage pour yeux aveugles, qui cherchent désespérément un point, une ligne, une tache, une forme, une couleur. Il n'eut pas

assez de courage cependant pour réaliser cette toile des ténèbres, d'une mort prochaine. Il lui restait encore six ou sept toiles à rectifier en ce qui concernait la signature. Il s'y résolut mais on sentait bien que l'étincelle qui lui donnait ce regard avide de nature vacillait. Il n'était plus motivé par sa tâche, il se contentait de barbouiller la signature précédente au risque de nuire à l'ensemble du tableau. Il y griffonnait au pinceau deux initiales mal assurées, hésitant à s'insérer dans cette nature qu'il avait tant aimée.

Sa santé s'aggrava rapidement et il ne parla presque plus tandis qu'il toussait toujours plus. Même la visite du curé de Camiers ne signifiait plus pour lui un instant d'agrément, celui de confronter des pensées, des théories, des idées, des passions, d'évoquer de grands personnages de la littérature, de la philosophie. Il ressemblait de plus en plus à ses voisins de chambre qui avaient quitté depuis longtemps, même par la pensée, le monde extérieur, pour se murer dans celui de la maladie, de la souffrance. Deux ou trois mois plus tard, alors que le prêtre était venu lui évoquer la remise des tableaux aux enfants victorieux dans l'écriture, dans l'évocation de la mer, Buk y parut indifférent. Il demeurait absent et aucune parole du curé ne semblait lui suggérer quelque sentiment. Même lorsque l'abbé lui parla de la situation internationale très grave, de la menace de guerre, il ne réagit aucunement. Quelques mois auparavant, il exprimait encore son admiration pour les écrivains et philosophes allemands et déplorait qu'une nation aussi fertile en intellectuels de génie fût désormais soumise à la dictature nazie. Ce soir-là, il se contenta soudain de désigner au curé sa table de nuit et il lui fit signe d'y prendre une pochette de papier jaune d'or afin de lire les instructions qui y figuraient. Parmi celles-ci le curé découvrit l'épithète que John Buk avait rédigée peu de temps après le départ de sa petite sœur car il avait compris lors de leur entretien resté secret qu'il ne vivrait plus très longtemps. Il avait exprimé ou plutôt suggéré, car il était presque sans le sou, ses souhaits en vue de ses obsèques, de sa sépulture.

Voilà pourquoi, lorsque John Buk, peu de jours après cette ultime visite du prêtre, décéda dans sa chambre au sanatorium, le seul décor qu'il n'eut jamais envie de peindre, le curé de Camiers porta le texte de l'épithète au marbrier. Ainsi Buk s'adressa-t-il aux hommes, peut-être pour la première fois, avec des mots, avec des vers, plutôt que par des couleurs, par une toile, sans doute parce que ces dernières devaient rester pour lui, pour nous tous, pour l'éternité, des paysages, du bonheur, de la vie, celle que trop tard il préféra au jeu et qu'il venait hélas de quitter.